



CHAPITRE XVIII

COMMENT DON QUICHOTTE MIT EN LIBERTÉ PLUSIEURS INFORTUNÉS QUE L'ON
CONDUISAIT DANS UN LIEU OU ILS NE VOULAIENT POINT ALLER

Après la conversation que l'on vient de lire, notre chevalier aperçut dans le grand chemin une douzaine d'hommes à pied, attachés ensemble, comme des grains de chapelet, par une longue chaîne de fer, et tous ayant les menottes; ils étaient conduits par deux cavaliers armés d'escopettes, et deux fantassins armés de lances. « Voici, dit Sancho, la chaîne des forçats que l'on mène ramer aux galères du roi. — Comment, des forçats! s'écria don Quichotte; est-il possible que le roi force ses sujets à ramer? — Je vous dis, reprit l'écuyer, que ces gens-là sont condamnés pour leurs délits à servir sur les galères. — Ils n'y vont donc pas de bon gré? — Non, assurément. — Cela me suffit : je n'oublie point ce que ma profession m'ordonne. »

Don Quichotte s'avance alors, et demande, avec beaucoup de politesse, à ceux qui conduisaient la chaîne, de vouloir bien lui dire pourquoi l'on menait ainsi ces malheureux. Un des cavaliers,

touché de sa courtoisie, lui répondit : « Nous avons bien avec nous la sentence de chacun de ces misérables, mais il n'est guère possible de vous faire lire tous ces arrêts; si votre seigneurie veut s'informer à eux-mêmes de ce qu'elle désire savoir, ils sont bavards de leur métier, et ne demanderont pas mieux que de vous en instruire. » Avec cette permission, que notre héros aurait prise quand même on la lui aurait refusée, il s'approcha des galériens, et leur demanda pour quelles fautes ils allaient aux galères.

Le premier s'était épris d'une bourse d'or qu'un vieux avare tenait enfermée; il avait enlevé la bourse. La justice lui avait fait donner cents coups de fouet sur les épaules, et l'avait envoyé servir trois ans dans la marine royale.

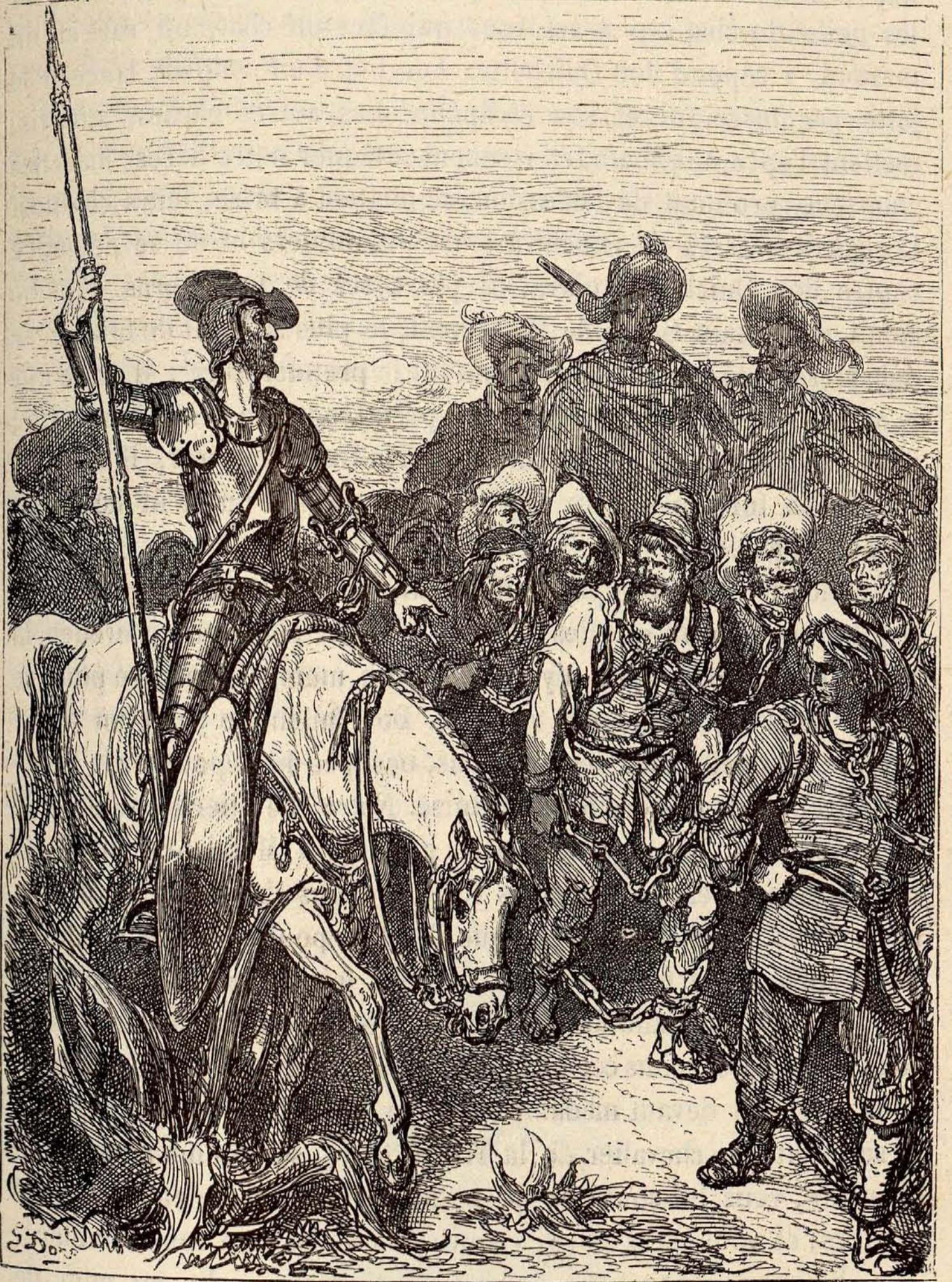
Le second avait trouvé des troupeaux errants dans la campagne, et par suite de son goût pour la vie pastorale les avait recueillis. Il avait reçu six cents coups de fouet, et avait été condamné à six ans de galères.

Le troisième, faute de dix ducats pour adoucir le rapporteur et le greffier, s'en allait ramer avec les autres.

Bref, tous ces honnêtes gens avaient à alléguer de si bonnes raisons, que don Quichotte fut touché de l'injustice du sort envers eux.

« Cela me suffit, dit-il, en élevant la voix. D'après tout ce que je viens d'entendre, il est clair, mes frères, que, quoique vous alliez aux galères pour le châtiment de vos fautes, cependant vous n'y allez pas avec plaisir et de bonne volonté; d'ailleurs, il n'est que trop commun que le manque d'argent, le peu de crédit, la passion ou la sottise des juges fassent condamner l'innocence. Après avoir réfléchi mûrement à votre situation, je pense que je ne puis m'empêcher d'exercer à votre égard le premier des devoirs de la chevalerie, celui de secourir les opprimés. Mais comme la sagesse prescrit d'employer toujours la douceur et la raison avant d'en venir à la force, j'ai l'honneur de vous prier, messieurs les commissaires et gardes, de vouloir bien ôter leurs fers à ces malheureux, et les laisser aller en paix.

— La plaisanterie n'est pas mauvaise, répondit le commissaire en riant, et vous savez la prolonger avec sang-froid. De bonne foi! vous voulez que nous mettions en liberté la chaîne des galériens?



NOTRE HÉROS S'APPROCHA DES GALÉRIENS.

Allez, monsieur, continuez votre route, redressez le plat à barbe que vous avez sur la tête, et, croyez-moi, ne cherchez pas à compter les poils du chat. — C'est vous qui êtes un chat, un rat et un maraud, » répond don Quichotte. Aussitôt d'un coup de lance il le jette par terre, lui et son escopette. Les autres gardes, surpris, mettent l'épée à la main, et viennent attaquer notre héros; mais les galériens, profitant de l'occasion, se mettent à briser leurs chaînes. Les gardes, forcés de courir à leurs prisonniers et de se défendre contre don Quichotte, n'avaient pas assez de leurs bras. Sancho aidait un certain Ginès de Passamont, le plus scélérat de tous, à se débarrasser de ses fers. Passamont fut le premier libre : il saute sur le commissaire étendu par terre, lui prend son épée et son escopette; alors, ajustant les gardes l'un après l'autre sans tirer, il les met bientôt en fuite, à travers une grêle de pierres que leur lançaient les autres galériens.

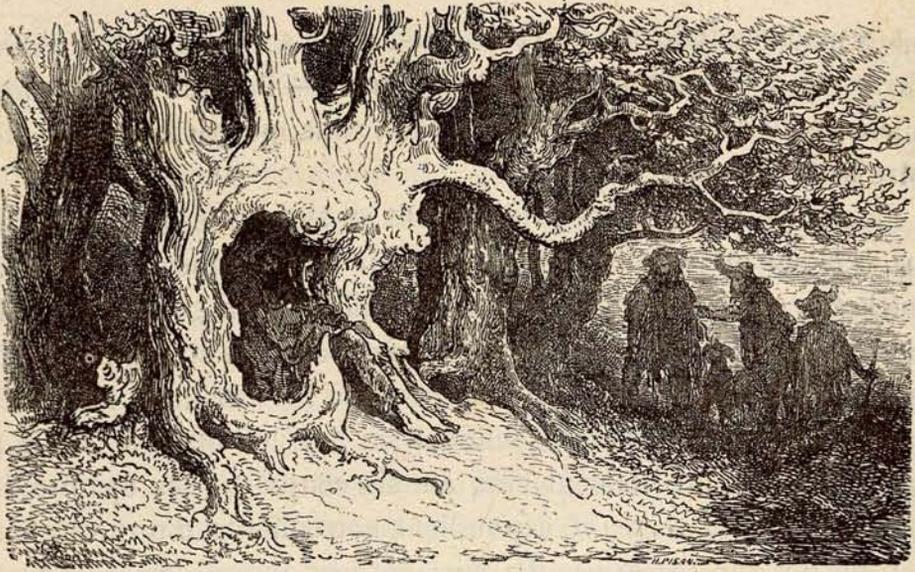
La victoire était complète; mais Sancho n'était pas trop content. Il dit à son maître que les fuyards allaient sûrement chercher la Sainte-Hermandad, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour se cacher dans les montagnes voisines. Don Quichotte avait un autre projet : il appelle tous les galériens, occupés de dépouiller le commissaire, qu'ils laissèrent en chemise. Notre chevalier les rassemble en cercle; et, les regardant avec gravité : « Messieurs, dit-il, la reconnaissance est de toutes les vertus la plus chère aux âmes bien nées. Vous venez de voir ce que j'ai fait pour vous, je ne doute point qu'à votre tour vous ne désiriez faire quelque chose pour moi. Je vous demande de vouloir bien reprendre les chaînes que je vous ai ôtées, et, dans cet état, de vous en aller à la ville du Toboso vous présenter devant madame Dulcinée. Vous lui direz que l'esclave de sa beauté, le chevalier de la Triste Figure, se recommande à son souvenir; vous lui conterez de point en point comment j'ai brisé vos fers; et vous serez libres ensuite d'aller où bon vous semblera.

— Seigneur chevalier, notre libérateur, répondit, au nom de tous, Ginès de Passamont, ce que vous demandez n'est pas raisonnable, puisque, si nous allions ensemble sur les chemins, nous serions sûrement repris par la Sainte-Hermandad, à qui nous ne pouvons espérer d'échapper qu'en nous dispersant et en nous cachant. Nous prions votre seigneurie de vouloir bien changer cette ambas-

sade à madame Dulcinée du Toboso contre un certain Lombre d'*Ave Maria* dits à l'intention de cette belle dame. — Pardieu ! s'écria don Quichotte en colère, vous irez tout seul, vous qui parlez, chargé de votre belle chaîne. »

Passamont n'était point patient. Il fit un signe à ses compagnons, qui, s'éloignant aussitôt, firent pleuvoir tant de pierres sur don Quichotte, que son bouclier ne pouvait suffire à l'en garantir. Rossinante ne remuait non plus qu'une souche. Sancho s'était mis à l'abri derrière son âne. Le malheureux chevalier fut atteint et renversé. Dans l'instant, les galériens fondent sur lui, lui ôtent le bassin à barbe, dont ils lui donnent cinq ou six coups sur les épaules, le jettent contre la terre, et dépouillent notre héros d'une casaque qu'il portait sur ses armes. Ils auraient pris jusqu'à ses chausses, si les cuissards ne les en eussent empêchés. Sancho en fut quitte pour son manteau. Après s'être partagé le butin, les galériens s'échappèrent par diverses routes, plus occupés de fuir la Sainte-Hermandad que d'aller trouver madame Dulcinée. Don Quichotte et Rossinante restèrent couchés l'un auprès de l'autre, tandis que Sancho, ramassé en boule, tremblait de toutes ses forces entre les jambes de son âne, qui baissait tristement la tête et secouait les oreilles, croyant toujours entendre siffler les pierres.





CHAPITRE XIX

DES CHOSES EXTRAORDINAIRES QUI ARRIVERENT A NOTRE CHEVALIER
DANS LA SIERRA-MORENA

Don Quichotte, se voyant ainsi payé de ses bienfaits, s'écria : « Sancho, l'on a raison de dire que jamais on ne gagne rien à obliger des méchants. J'aurais dû suivre ton conseil : à l'avenir, je serai plus sage. — Vous, monsieur ? répondit l'écuyer ; vous serez plus sage quand je serai Turc. Mais, puisque vous regrettez de n'avoir pas écouté mes avis, écoutez-les donc à présent. Décampons vite, croyez-moi ; car je vous avertis que toutes vos chevaleries ne seraient pas d'un grand profit avec la Sainte-Hermandad. — Mon pauvre Sancho, tu es naturellement poltron ; mais, pour que tu ne me reproches point d'être opiniâtre, je veux bien faire ce que tu désires, pourvu que dans le cours de ta vie, et même à l'instant de ta mort (prends garde à cette condition), il ne t'arrive jamais de dire que je me suis éloigné par le moindre sentiment de peur. — Monsieur, se retirer n'est pas fuir, comme s'exposer de gaieté de cœur à un danger inutile n'est pas raisonnable. Quoique je ne sois qu'un pauvre

paysan, j'ai ce qu'on appelle un peu de bon sens, et ma caboche, qui ne me trompe guère, m'avertit que vous ferez fort bien de remonter sur Rossinante et de me suivre le mieux que vous pourrez.»

Don Quichotte obéit sans répliquer. Sancho, qui marchait devant sur son âne, entra dans la Sierra-Morena, avec le projet de s'y cacher quelques jours. Ce qui donnait un peu de courage à notre écuyer, c'est que le sac des provisions avait échappé, comme par miracle, aux recherches des galériens. Certains d'avoir de quoi vivre, nos voyageurs pénétrèrent jusqu'au milieu des montagnes, et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit. Arrivés au pied d'un rocher, ils s'endormirent sous de grands lièges. Mais le destin qui les poursuivait amena justement dans le même lieu Ginès de Passamont, ce fameux voleur délivré des galères par don Quichotte, et qui avait aussi ses raisons pour craindre la Sainte-Hermandad. Passamont trouva nos héros ensevelis dans un profond sommeil; et, comme la reconnaissance n'était pas la vertu qu'il pratiquait le plus, il ne se fit aucun scrupule de voler l'âne de Sancho, qui lui parut beaucoup meilleur que Rossinante. L'aurore brillait à peine, que l'écuyer, se réveillant, s'aperçut qu'il n'avait plus son âne, et se mit à jeter des cris entremêlés de sanglots. « O mon fidèle ami ! disait-il, et le bien-aimé de mon cœur ! toi qui naquis dans ma maison, toi qui ne m'as pas quitté d'un instant et dont l'enfance et la jeunesse me coûtèrent de si tendres soins, je ne te verrai donc plus ! je t'ai donc perdu pour jamais ! O mon âne ! mon âne chéri ! sans toi la vie ne m'est plus rien. Hélas ! toi seul la soutenais, puisque avec vingt-six maravédis que tu gagnais chaque jour, tu payais presque ma dépense. Ah ! je n'en aurai plus besoin ; je t'ai perdu, je vais mourir. »

Don Quichotte, éveillé par ces plaintes, consola Sancho de son mieux, lui fit un beau discours moral sur les accidents de la vie ; mais il ne put essuyer ses larmes qu'en lui promettant de lui donner trois ânonns, de cinq qu'il avait chez lui.

L'écuyer, encore sanglotant, remercia son maître de sa bonté, puis se mit à le suivre tristement à pied, portant le sac de provisions, qu'il avait encore heureusement sauvé, et dont il tirait quelques bribes en poussant de gros soupirs. Don Quichotte marchait au pas, et s'enfonçait de plus en plus dans la montagne, en se réjouissant de ne voir autour de lui que des rochers, des déserts, et se rappelant avec dé-

lices tout ce qui était arrivé aux chevaliers dans de pareilles solitudes. Tout à coup Sancho l'aperçoit soulevant avec la pointe de sa lance une valise à demi pourrie, restée au milieu du chemin. L'écuyer accourut pour l'aider à lever cette valise; et comme elle était déchirée, il en tire, malgré la chaîne et le cadenas qui la fermait, quatre chemises de toile de Hollande, d'autre linge extrêmement fin, avec un mouchoir plié, dans lequel Sancho découvrit un assez gros monceau d'écus d'or. « Ah ! béni soit Dieu ! s'écria-t-il ; enfin voici une aventure comme je les aime ! » En disant ces mots, sans s'amuser à compter les écus, il visita de nouveau la valise; mais il n'y trouva plus rien que des tablettes richement garnies. Don Quichotte se réserva ces tablettes, en abandonnant les écus à Sancho, qui vint lui baiser la main et serra tout ce qu'il avait pris.

« Ami, lui dit notre héros, ceci appartenait sans doute à quelque malheureux voyageur que des voleurs auront assassiné. — Non, monsieur, répondit Sancho, les voleurs n'auraient pas laissé ces beaux écus d'or qui sont dans ma poche. — Tu as raison. Je ne devine point ce que ce peut être, à moins que ces tablettes ne m'en instruisent. » Il les ouvrit, et trouva des vers, qu'il lut à son écuyer.

« Ces vers ne nous apprennent rien, dit don Quichotte, mais je puis t'assurer qu'ils ne sont pas mal faits. — Vous vous connaissez donc en vers? répondit Sancho. — Plus que tu ne crois, mon ami; et tu n'en douteras point lorsque je te donnerai une lettre en vers pour madame Dulcinée. Les chevaliers errants d'autrefois étaient tous poètes et musiciens : l'amour seul donne ces talents. — Voyez donc encore, monsieur, si vous ne trouverez pas quelque autre chose dans les tablettes. » Don Quichotte tourna la feuille. « Voici de la prose, dit-il; c'est une lettre.

» La lettre ne nous instruit pas plus que les vers, » dit don Quichotte après en avoir pris connaissance. Et feuilletant encore les tablettes, il trouva d'autres poésies, d'autres billets, qui n'exprimaient que des plaintes, des reproches amoureux. Personne dans ces lieux déserts ne pouvant lui donner d'autres informations, il résolut de parcourir ces montagnes jusqu'à ce qu'il eût découvert l'infortuné à qui appartenaient les tablettes.

Dans ce dessein, notre héros s'était déjà remis en marche, lorsqu'il aperçut sur une colline un homme qui sautait de rocher en

rocher avec une extrême légèreté. Cet homme était vêtu de lambeaux ; sa barbe était noire, épaisse ; sa longue chevelure en désordre retombait sur son visage ; il portait des chausses presque en pièces, qui semblaient avoir été de velours chamois ; ses jambes, ses pieds étaient nus. Don Quichotte, s'imaginant que c'était le maître de la valise, l'aurait suivi sur-le-champ, si Rossinante, qui même dans les beaux chemins ne se souciait guère d'aller vite, n'eût refusé de marcher à travers les cailloux et les rocs. Notre héros dit à son écuyer de courir après cet homme ; mais Sancho lui déclara qu'il ne pouvait s'éloigner, parce qu'aussitôt qu'il était sans son maître la frayeur lui glaçait le sang. « D'ailleurs, monsieur, ajouta-t-il, pourquoi chercher avec tant de soin le possesseur de cette valise ? Si nous le trouvions, il faudrait lui rendre ses écus d'or ; et je ne vois pas du tout que cela presse. » Dans ce moment, ils arrivèrent à un ruisseau, sur le bord duquel était une mule morte, à demi mangée des corbeaux ; elle avait encore sa selle et sa bride. Un vieux pâtre, qui vint à paraître sur le sommet de la montagne, se mit à siffler pour rassembler ses chèvres. Don Quichotte l'aperçut, et lui cria de vouloir bien descendre. Le vieux pâtre vint à sa voix.

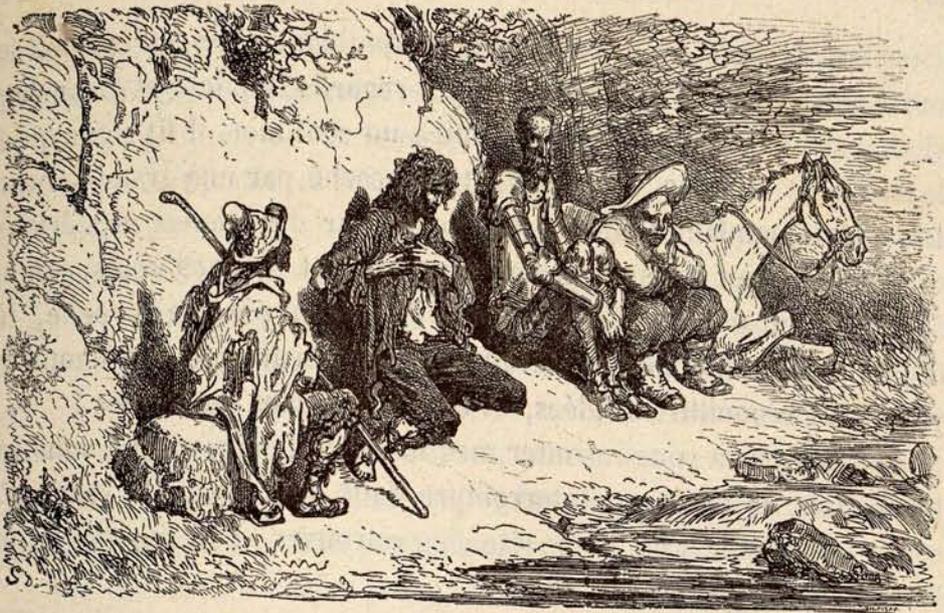
« Je gage, dit-il en arrivant, que vous désirez savoir pourquoi cette mule est là : il y a six mois qu'elle n'en a bougé. Vous avez dû rencontrer son maître. — Non, répondit don Quichotte ; nous avons seulement trouvé près d'ici une valise au milieu du chemin. — Il y a longtemps que je l'ai vue, reprit le chevrier ; mais je me suis bien gardé d'y toucher, de peur que l'on ne m'accusât de larcin. Le diable est plus malin que nous. — C'est ce que j'ai dit, interrompit Sancho, en découvrant cette valise ; je n'ai pas voulu en approcher de cent pas : elle est encore au même endroit ; qu'elle y reste. — Brave homme, ajouta don Quichotte, savez-vous à qui elle appartenait ? — Monsieur, répondit le vieux pâtre, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a six mois à peu près que, dans une bergerie à trois lieues d'ici, nous vîmes arriver un jeune homme d'une belle taille et d'une jolie figure, monté sur cette mule que vous voyez et portant derrière lui la valise à laquelle vous n'avez pas voulu toucher. Il nous demanda quel était l'endroit le plus désert de ces montagnes : nous lui indiquâmes celui-ci ; aussitôt il piqua sa mule, s'enfonça parmi ces rochers, et nous le perdîmes de vue.

» Quelques jours après, un de nos pères rencontra ce jeune voyageur, qui, sans rien lui dire, vint droit à lui, le frappa, courut à l'âne chargé de nos provisions, s'empara de tout le pain, de tout le fromage qu'il trouva, et l'emporta dans ces rochers en courant d'une vitesse extraordinaire. Nous nous rassemblâmes tous, et nous le cherchâmes pendant deux jours. Nous le trouvâmes enfin dans le creux d'un liège. Ses habits étaient déchirés, son visage brûlé du soleil; nous eûmes de la peine à le reconnaître. Il vint à nous avec beaucoup de douceur, nous salua, nous dit qu'il ne fallait pas s'étonner de l'état où nous le voyions, qu'il accomplissait une pénitence qu'on lui avait imposée pour ses nombreux péchés. Nous lui demandâmes son nom : il baissa la tête, et ne répondit pas. Nous le priâmes de nous indiquer où nous pourrions lui porter des vivres, à moins qu'il n'aimât mieux venir les chercher à nos cabanes, sans les prendre de force comme il avait fait. Il nous remercia, nous demanda pardon, promit que dorénavant il nous demanderait du pain pour l'amour de Dieu, et qu'il ne ferait plus de peine à personne.

» Comme nous nous efforcions de le consoler avec nos pauvres raisonnements de chevaliers, son visage changea tout à coup; il fixa ses yeux à terre, serra ses lèvres, fronça ses sourcils, et se lançant avec fureur sur l'un de nos pères, il le frappa d'une telle force que, sans nous, il l'aurait tué.

» De tout cela, monsieur, nous avons conclu que ce malheureux jeune homme a de temps en temps des accès de folie. Hier, quatre bergers de mes amis et moi, nous avons décidé de le chercher partout, de nous emparer de lui, et de le conduire à Almodavar, qui est à huit lieues d'ici, pour le faire guérir, s'il est possible, ou du moins pour découvrir sa famille, afin qu'elle en prenne soin. Voilà tout ce que je sais. »

A l'instant même, ils virent sortir du milieu des rocs le jeune homme aux habits déchirés, qui venait à eux en marmottant quelques paroles. Il s'approcha doucement, les salua, leur dit bonjour d'une voix faible et enrouée. Don Quichotte se pressa de descendre de cheval, et courut l'embrasser tendrement. Le jeune homme parut étonné, se retira deux pas en arrière, et posant ses deux mains sur les épaules du chevalier, se mit à le considérer avec une grande attention. Enfin, après un long silence, il lui adressa ces paroles.



CHAPITRE XX

CONTINUATION DE L'AVENTURE DE LA SIERRA-MORENA

« Certes, seigneur, quoique je ne vous connaisse point, je n'en suis pas moins touché vivement de l'amitié que vous me témoignez. Le triste état où je suis réduit ne me permettra peut-être jamais de vous prouver ma reconnaissance, mais il ne m'empêche point de la sentir. — J'exposerais ma vie avec joie, lui répondit don Quichotte, pour trouver un remède à vos maux ; si rien ne peut les adoucir, je voudrais du moins les plaindre, et encore plus les partager. Daignez donc m'instruire de vos peines ; je vous jure, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoique indigne, que ma sensibilité mérite votre confiance. »

Le jeune homme, pendant que notre chevalier parlait, le regardait, l'examinait depuis les pieds jusqu'à la tête. « Pour l'amour de Dieu, répondit-il, donnez-moi quelque chose à manger ; quand j'aurai pris un peu de nourriture, je ferai ce qu'il vous plaira, ou du moins ce que je pourrai pour vous obéir. » Sancho et le vieux chevrier lui présentèrent ce qu'ils avaient de provisions. Le jeune homme s'en

saisit avec avidité, se mit à manger en doublant et en précipitant les morceaux, et jetant autour de lui des regards inquiets et farouches. Quand son repas fut achevé, sans dire un seul mot, il fit signe qu'on le suivit, et marcha vers un petit pré caché par une grande roche. Là, recommandant toujours le silence par des signes mystérieux, mettant le doigt sur sa bouche, et regardant de tous côtés, comme s'il eût craint d'être vu, il s'assit sur l'herbe au pied de la roche, indiqua la place que chacun devait prendre, ferma quelque temps les yeux pour recueillir ses idées, et commença dans ces termes :

« Je consens à vous raconter mes malheurs, pourvu que vous me promettiez de ne pas m'interrompre dans mon récit. Je sens qu'il serait impossible à ma faible tête d'en retrouver, d'en renouer le fil, si vous le rompiez une seule fois.

» Je m'appelle Cardenio. Je suis né dans une grande ville de l'Andalousie; ma famille est noble et riche : ces avantages de la fortune ne m'ont pas rendu moins à plaindre. Dans la même ville vivait une jeune personne, nommée Lucinde, à qui le ciel avait prodigué tous ses dons. Je désirais depuis longtemps l'épouser.

» J'allai un jour trouver le père de Lucinde, et je le priai de m'accorder sa fille. Il me reçut avec amitié, me répondit que ce mariage honorerait également les deux époux ; mais il ajouta que j'avais un père, que c'était à lui à faire cette demande, et que Lucinde ne pouvait pas devenir sa belle-fille sans qu'il eût témoigné qu'il le désirait. Je trouvai cette réponse juste; je le remerciai de ses bontés, et je courus chez mon père pour l'engager à faire la démarche qui devait assurer mon bonheur.

» En entrant dans son appartement, je trouvai mon père une lettre à la main. Sans me donner le temps de parler : « Cardenio, me dit-il, cette lettre va t'instruire de ce que veut faire pour toi le duc Richard. » Ce duc Richard, comme vous savez, est un grand d'Espagne, dont les domaines sont en Andalousie. Il écrivait à mon père pour le prier de m'envoyer auprès de lui, afin que je devinsse le compagnon, l'ami de son fils aîné, l'assurant qu'il voulait employer son crédit à mon avancement, à ma fortune, et m'assurant d'avance de son amitié d'une manière si flatteuse, si franche, si éloignée du ton des protecteurs ordinaires, que je sentis bien moi-même que je ne pouvais refuser d'aller au moins le remercier. « Cardenio, me dit

mon père, vous partirez dans deux jours, vous vous rendrez auprès du duc, et j'espère que votre conduite justifiera le choix qu'il a fait. » Je n'osai répliquer. Le lendemain, j'instruisis le père de Lucinde de tout ce qui se passait, et je le suppliai de vouloir bien ne pas disposer de sa fille avant mon retour de chez le duc. Il me le promit, Lucinde me fit le serment de n'être jamais qu'à moi.

» J'arrivai chez le duc Richard ; il me reçut avec une bonté paternelle. Son fils aîné me témoigna bientôt de l'estime et de l'amitié ; mais le cadet, appelé Fernand, jeune homme aimable et bien fait, me chérit encore plus que son frère, me donna sa confiance, se déclara mon meilleur ami. Mon cœur ne tarda pas à répondre au sien. Quand je revins chez mon père, don Fernand m'accompagna.

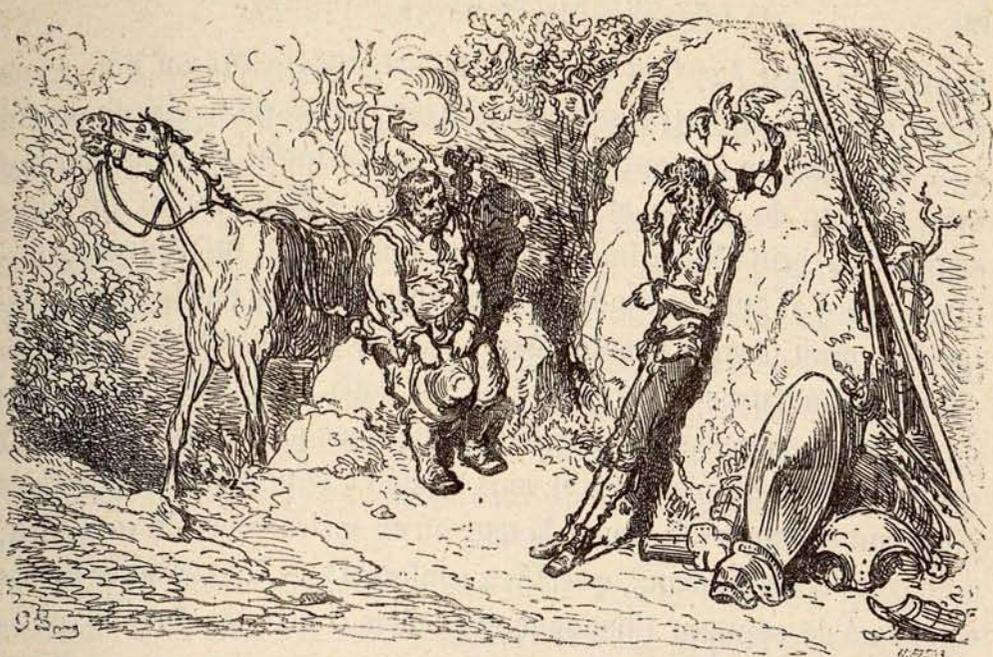
» Frappé de tout ce que je lui dis de la beauté, de la sagesse de Lucinde, il témoigna le plus vif désir de la voir.

» Peu de jours après, Lucinde, qui aimait beaucoup à lire les romans de chevalerie, me fit demander *Amadis de Gaule...* » A ces mots don Quichotte tressaillit ; et, ne pouvant contenir son émotion : « Seigneur, interrompit-il, si votre seigneurie avait dit, en commençant son histoire, que madame Lucinde aimait les livres de chevalerie, cela seul eût assez prouvé qu'elle est belle, sage, aimable, spirituelle, parfaite. Dès ce moment j'en suis sûr, je le soutiens, et je le soutiendrai. J'ose pourtant vous représenter qu'avec *Amadis de Gaule* elle aurait dû vous demander l'admirable *Roger de Grèce*. Quand vous le pourrez, je vous demande en grâce de lui prêter cet excellent livre ; si par hasard vous ne l'avez pas, faites-moi l'honneur de venir chez moi, je vous en offrirai trois cents autres, qui font la consolation de ma vie et la nourriture de mon âme : il est vrai que j'aurai peut-être un peu de peine à les retrouver, à cause de la malice de certains enchanteurs. Pardon si, malgré ma promesse, j'ai interrompu votre récit ; mais je ne suis plus maître de moi dès que j'entends parler de chevalerie. Daignez continuer, s'il vous plaît ; j'écoute avec autant d'attention que d'intérêt. »

Pendant que don Quichotte parlait, Cardenio, rêveur et pensif, avait laissé tomber sa tête sur son sein, et regardait fixement la terre. Notre chevalier le pria deux fois de poursuivre. Cardenio ne répondait point. Tout à coup, regardant don Quichotte avec des yeux égarés : « Non, dit-il, personne au monde ne m'ôtera de la tête, et

je croirai toujours fermement, malgré tous les faquins qui diraient le contraire, que la reine Madasime n'était pas d'une vertu parfaite. — Cela est faux! s'écria don Quichotte avec un jurement terrible; la reine Madasime fut une princesse respectable, celui qui soutient le contraire est un infâme, un poltron, un menteur, et je le lui prouverai à pied, à cheval, armé, désarmé, comme il lui plaira. » Cardenio, que son accès de folie venait de reprendre, s'entendant traiter de menteur, saisit une grosse pierre et la jeta de toute sa force à la poitrine de don Quichotte, qui fut renversé sur le dos. Sancho, voulant venger son maître, tombe à coups de poing sur Cardenio; mais celui-ci, se relevant, a bientôt jeté l'écuyer par terre, et se met à danser sur son corps. Le chevrier, qui tente de le défendre, va lui tenir compagnie; et Cardenio, lassé de battre, s'en retourne vers ses rochers. Notre héros, désirant malgré tout entendre la fin de l'histoire de Cardenio, prit congé du chevrier, remonta sur Rossinante, et s'achemina de son mieux sur les traces de celui qu'il cherchait.





CHAPITRE XXI

COMMENT LE VAILLANT CHEVALIER DE LA MANCHE IMITA LE BEAU TÉNÉBREUX

Notre héros s'enfonça dans le plus fort de la montagne. Sancho, qui le suivait en soupirant, mourait d'envie de parler, mais n'osait commencer la conversation. Enfin, ne pouvant soutenir un si long silence : « Monsieur, dit-il, je vous demande en grâce de vouloir me donner votre bénédiction, et me permettre de retourner chez moi; là je pourrai du moins causer avec ma femme et mes enfants : j'aimerais autant être enterré vif que de suivre votre seigneurie sans pouvoir dire un pauvre petit mot. Par ma foi! il est trop dur de chercher les aventures, d'être berné, d'être assommé, sans pouvoir desserrer les dents. — Eh bien, répondit don Quichotte, je consens à lever la défense que je t'ai faite, mais seulement pour le temps que nous serons dans ces montagnes. — A la bonne heure, monsieur! sans cela j'allais étouffer.

» Ayez d'abord la bonté de m'apprendre quel si grand intérêt vous prenez à cette reine Marcassine (je ne dis peut-être pas bien son

DON QUICHOTTE.

nom, mais c'est égal), et que vous importe qu'elle fût ou non d'une vertu parfaite. Si votre seigneurie avait passé cela, qui devait lui être fort égal, le fou aurait continué son histoire, et nous aurions évité le coup de pierre et les gourmades. — Mon ami, si tu savais combien la reine Madasime mérite de vénération, tu trouverais toi-même que j'ai fait preuve de patience en ne châtiant pas le blasphémateur qui osait ternir sa renommée. Cardenio ne l'aurait pas calomniée s'il n'eût été dans son accès de folie. — Voilà justement la raison qui devait vous empêcher de prendre garde à ce que disait un fou; car enfin, si la grosse pierre qu'il vous a jetée à la poitrine était arrivée plus haut et vous avait frappé la tête, où en seriez-vous, s'il vous plait, avec cette belle madame, que Dieu confonde? — Un chevalier errant est obligé de soutenir l'honneur des belles contre les fous et contre les sages, surtout lorsqu'il s'agit d'une grande reine comme Madasime, pour laquelle je ne cache point que j'eus toujours une affection particulière, fondée sur sa beauté, ses vertus et ses malheurs. Et l'on osera dire qu'elle n'était pas d'une vertu parfaite! Non, pardieu! je ne le souffrirai pas; j'en donne, j'en donnerai le plus terrible démenti à tous ceux qui le diront et le penseront. — Monsieur, ce n'est pas moi qui le dis ou qui le pense. Oh! mon Dieu! je laisse chacun se mêler de ses affaires: je viens de mes vignes, et j'ignore tout. Qui se sent galeux se gratte. Celui qui achète cher et dit que c'est bon marché ne le sent pas moins à sa bourse. De qui n'a-t-on pas médit? Qui pourrait fermer les champs? — Bonté divine! s'écria don Quichotte; eh! à quoi peut revenir cette enfilade de proverbes? Je te pardonne volontiers de n'avoir pas le sens commun; mais tu devrais une bonne fois te bien mettre dans la tête que tout ce que je fais et ferai se trouve toujours conforme aux règles de la chevalerie, que personne au monde ne connaît mieux que moi. Toutes mes actions ont un but: par exemple, dans ce moment, je ne m'enfonce dans ces déserts que pour exécuter un projet sublime, qui seul doit m'acquérir plus de gloire que n'en ont jamais obtenu les chevaliers les plus renommés. — Dans ce projet-là, monsieur, courez-vous de grands dangers? — Cela dépendra de ta diligence, et du plus ou moins de temps que tu mettras à l'ambassade dont je prétends t'honorer. Approche, tu vas tout savoir.

» Tu n'ignores pas, mon ami, que le fameux Amadis de Gaule fut

peut-être le plus parfait des chevaliers errants du monde : j'ai tort de dire peut-être ; il fut le premier, l'unique, le prince de ceux qui ont existé. Une des plus belles actions d'Amadis, celle qui prouva le mieux son courage et sa constance, ce fut, quand il eut le malheur de déplaire à la belle Oriane, de se retirer sur la roche pauvre, où il vécut longtemps dans la pénitence sous le nom significatif de *Beau ténébreux*. Il m'est plus facile d'imiter cette pénitence du grand Amadis que de fendre comme lui des géants, de tuer des andriagues, de mettre en fuite des armées : aussi vais-je profiter pour cela de l'heureuse occasion qui m'amène dans un désert aussi commode que celui-ci.

— Je ne vous comprends pas bien, reprit Sancho ; qu'est-ce donc que vous voulez faire ? — Imiter Amadis, et peut-être Roland, qui, en apprenant qu'Angélique l'avait oublié, arracha les arbres, troubla les fontaines, tua les troupeaux, mit le feu aux maisons, et devint tout à fait fou ; ce qui lui fit beaucoup d'honneur. — Mais vous avez dit, ce me semble, que ces deux messieurs avaient des raisons pour faire ces belles choses ; je ne vois pas que vous en ayez : soupçonnez-vous que madame Dulcinée vous ait oublié ? — Non ; et voilà justement en quoi j'aurai bien plus de mérite. Qu'un chevalier devienne fou par un motif raisonnable, on ne peut guère lui en savoir gré ; mais qu'à propos de rien, sans le moindre sujet, la tête lui tourne tout d'un coup, tu sens, mon ami, combien c'est glorieux et agréable pour sa dame, qui juge par là de ce qu'il saurait faire dans une véritable occasion ; d'ailleurs, la seule absence de Dulcinée est un suffisant prétexte. C'en est fait, Sancho, je suis fou, oui, mon cher enfant, je veux être fou, et je le serai jusqu'à la réponse d'une lettre que tu vas porter de ma part à madame Dulcinée. Si cette réponse est telle que mon amour la mérite, je reprendrai ma raison pour mieux sentir ma félicité ; si la cruelle me dédaigne, je garderai mon délire pour diminuer ma douleur. Tu vois que dans tous les cas l'affaire est excellente, et que je ne peux qu'y gagner. »

En parlant ainsi, don Quichotte se trouvait au pied d'une haute montagne, qui, séparée des autres, s'élevait seule dans une prairie arrosée par un ruisseau. La fraîcheur de l'eau courante, la beauté de la verdure émaillée de fleurs sauvages, quelques bouquets d'arbres plantés çà et là, engagèrent notre chevalier à choisir cet agréable

...s! O
mes nuits, aimant de mon cœur, étoile
s, regarde l'état affreux où ton absence
le écuyer, toi le compagnon de ma
de ce que tu vas me voir faire, afin
se mes maux. »

...s descend de cheval, ôte la bride et la
ant de la main sur la croupe : « Reçois,
naître ne jouit pas : je ne retiens plus
ux que terrible, toi qui portes écrit sur
légèreté et le renommé Frontin et l'hip-

...tait encore à moi, interrompit alors
son bât, d'assez belles choses à lui dire,
rien à voir à ceci. Mais au surplus,
Figure, si vous êtes fou tout de bon, et
Rossinante pourrait fort bien suppléer
et reviendrais plus vite, car je suis un
e m'y oppose point, répond don Qui-
ue tu ne te mettes en route que dans
es voir et raconter à Dulcinée toutes les
je m'y mets. — Oh ! monsieur, j'en ai
on pauvre ami. Je vais d'abord déchi-
t là mes armes, me précipiter la tête la
suite..... — Prenez-y garde ; je vois ici
amp votre pénitence. Écoutez : s'il est
ous fassiez de pareilles culbutes, je serais
ou sur du sable doux comme coton, et
our dire ensuite à madame que c'était
s que du diamant. — Non, Sancho, les
ettent point ces mensonges. — Oh bien !
-moi, monsieur, imaginez que les trois

neureux de troubler par ses
Dulcinée du Toboso, jour de
brillante de mes longs voyag
me réduit ! Et toi, mon fid
gloire, n'oublie, n'oublie rie
de le raconter à celle qui ca

Don Quichotte à ces parol
selle à Rossinante ; et, le frap
dit-il, cette liberté dont ton
ton ardeur, coursier aussi de
ton front que tu surpasses en
pogriphe d'Astolphe.

— Si mon pauvre âne
Sancho, j'aurais, en lui ôtan
quoique dans le fait il n'eût
seigneur chevalier de la Tris
que vous vouliez que je parte
au défaut de mon âne : j'irai
fort mauvais piéton. — Je
chotte ; je désire seulement
trois jours, afin que tu puiss
folies que je sais faire quan
assez vu. — Tu n'y es pas, m
rer mes vêtements, jeter çà
première sur les rochers, e
tel rocher qui finira sur-le-c
absolument nécessaire que v
d'avis que ce fût dans l'eau,
rapportez-vous-en à moi
contre des rochers plus dur
lois de la chevalerie ne per
je me les permets ; et croye

jours sont passés; écrivez promptement à madame, sans oublier la lettre de change des trois ânonns que vous m'avez promis. Donnez-moi le tout; je cours ventre à terre au Toboso; je parle à madame Dulcinée; je lui raconte des merveilles de votre pénitence; je vous la rends plus souple qu'un gant; et je reviens, léger comme un oiseau, tirer votre seigneurie de son purgatoire. — Je n'ai pas ici de papier; mais je vais écrire ma lettre sur les tablettes de Cardenio. Tu la feras transcrire au premier village par le maître d'école ou le sacristain. Peu importe qu'elle soit d'une autre main que la mienne : d'abord, autant qu'il m'en souvient, Dulcinée ne sait pas lire; ensuite je puis te répondre qu'elle ne connaît pas mon écriture. Depuis douze ans qu'elle m'est plus chère que la lumière des cieus, je ne l'ai pas vue quatre fois, et j'ose assurer que, de ces quatre fois, elle ne s'est pas aperçue une seule que je l'aie regardée, tant est sévère la retenue dans laquelle l'ont élevée Laurent Corchuelo, son père, et sa mère Aldonza Nogalès! — Comment! que dites-vous donc, monsieur? Quoi! madame Dulcinée est Aldonza Lorenzo, la fille de Laurent Corchuelo? — Oui, sans doute. — Oh! je la connais, je la connais parfaitement. Diable! c'est un fier brin de fille, qui vous jette une barre aussi bien que le plus fort garçon du village. Vive Dieu! c'est une gaillarde qui a de la barbe, et qui pourrait faire le coup de poing avec tous les chevaliers errants de la terre. Je me souviens que certain jour elle monta au haut du clocher pour appeler des ouvriers de son père qui travaillaient à une demi-lieue de là; ils entendirent sa voix comme s'ils avaient été à une toise. Il me tarde déjà d'être en route, je serai charmé de la revoir. Je la trouverai sûrement un peu noire, car elle est toujours au soleil. Mais que j'étais donc imbécile! j'imaginai que cette madame Dulcinée était une grande princesse dont vous étiez amoureux, et qui méritait de voir à ses pieds le Biscayen, les galériens, tous les autres que vous avez vaincus. Pardi! monsieur, s'ils y ont été, ils ont dû trouver Aldonza Lorenzo teillant du chanvre ou battant du blé; cela doit leur avoir paru drôle, et je crois qu'elle en a bien ri.

— Sancho, reprit don Quichotte d'une voix calme mais sévère, je vous ai déjà dit une grande vérité, que vous perdez trop souvent de vue : c'est que vous êtes un sot excessivement babillard. Quand on se mêle, comme vous, de faire le raisonneur, on devrait savoir que

deux choses seules méritent de nous l'amour, la sagesse et la beauté. Dulcinée les possède au plus haut degré. Qu'importent sa naissance et son rang? Je la respecte, je la chéris autant que si elle était la première princesse du monde. »

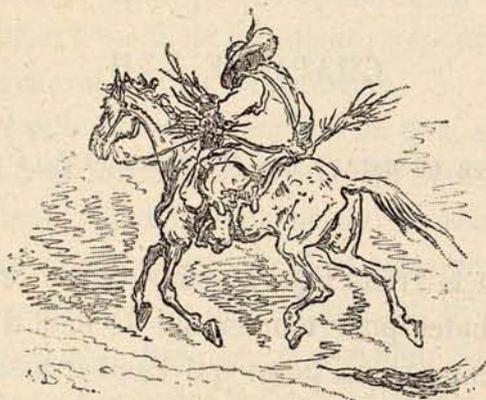
Don Quichotte s'éloigna de quelques pas, tira les tablettes de Cardenio, et fit sa lettre pour Dulcinée. Lorsqu'il l'eut achevée, il appela son écuyer, afin qu'il l'apprit par cœur. « N'espérez point cela, lui dit Sancho, j'ai une trop mauvaise mémoire; mais lisez-moi toujours cette lettre pour ma seule satisfaction, parce que je suis sûr qu'elle est bonne. » Don Quichotte lui lut la lettre.

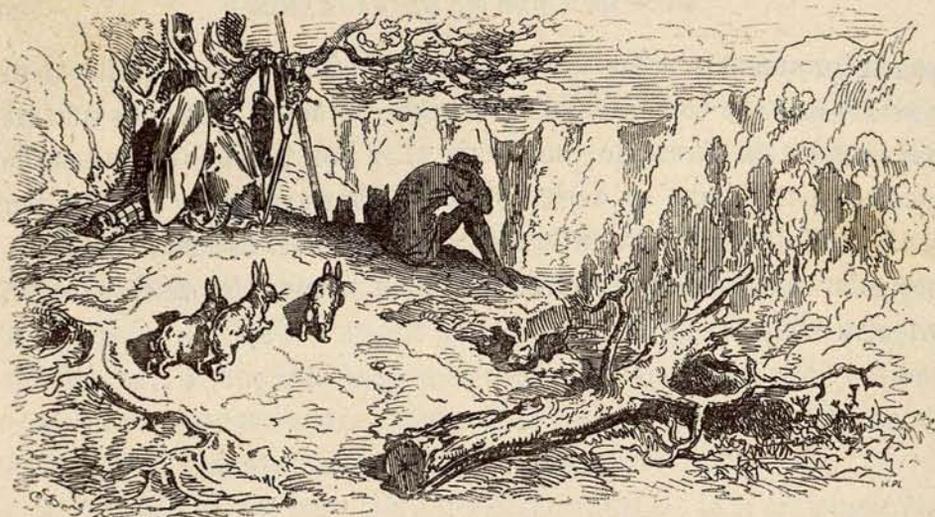
« Par la vie de mon père! s'écria Sancho, je n'ai jamais rien entendu de pareil. Pardi! monsieur, comme vous savez dire tout ce que vous voulez, vous êtes un diable pour l'esprit. Ah ça, n'oubliez pas à présent d'écrire sur une autre feuille la lettre de change des trois ânon, et signez-la d'une manière moins gentille, mais plus claire. » Don Quichotte écrivit aussitôt la lettre de change.

« C'est à merveille, dit Sancho; mettez là votre parafe, et je vais seller Rossinante. — Attends, attends, reprit don Quichotte; je désire qu'au moins tu me voies tout nu; et je ne te demande que quelques minutes pour faire devant toi une douzaine de folies dont tu pourras parler comme témoin. — Oh! non, monsieur, je vous en prie, que je ne vous voie pas tout nu! je serais sûr de me mettre à pleurer; et j'ai déjà tant pleuré mon âne, que mes pauvres yeux n'y pourraient suffire. Laissez-moi partir, j'en serai plus tôt de retour, et je vous promets de vous rapporter une réponse favorable. Mais, à propos, de quoi vivrez-vous jusqu'à mon retour? — Ne t'en inquiète point, Sancho; l'herbe de ces prés, les fruits de ces arbres, suffiront à ma nourriture; j'espère même ne rien manger du tout, ce qui serait encore mieux. Je suis plus occupé de la crainte que tu ne puisses pas me retrouver dans ces déserts; et je te conseille, pour ne pas te perdre, de couper des branches de genêt, que tu sèmeras sur la route jusqu'à l'entrée des montagnes: elles te guideront quand tu reviendras. »

Sancho approuva cet expédient. Il se munit d'un faisceau de genêts, demanda la bénédiction de son maître; et, montant sur Rossinante, dont notre chevalier lui recommanda de prendre les plus grands soins, il se mit aussitôt en route. Mais il n'avait pas fait cent pas qu'il revint

précipitamment : « Vous aviez raison, dit-il ; je pense qu'il est nécessaire que je voie quelques-unes de vos folies, pour les affirmer par serment en sûreté de conscience.... » Don Quichotte, qui ne demandait pas mieux, se déshabilla dans l'instant, et fit ensuite deux sauts en l'air avec deux culbutes la tête en bas. Sancho n'en voulut pas voir davantage ; il tourna bride en fermant les yeux, et reprit vite son chemin.





CHAPITRE XXII

FINESSE D'AMOUR DU GALANT DON QUICHOTTE DANS LA SIERRA-MORENA

Le chevalier de la Triste Figure, demeuré seul et en chemise, interrompit ses culbutes pour monter sur le haut d'un rocher. Là il réfléchit mûrement sur un point qui l'embarrassait. « Examinons bien, disait-il en lui-même, si je dois prendre le parti de me déclarer fou furieux, comme Roland, ou fou triste comme Amadis. Ces deux modèles sont également beaux à suivre; mais ce Roland, qui, dans le fait, n'avait pas un si grand mérite à être vaillant, puisqu'il était invulnérable, devint tout à coup furieux, parce qu'Angélique l'avait oublié. Si j'imité Roland, j'offense Dulcinée, je donne un prétexte aux méchants de soupçonner sa vertu! Amadis, qui valait au moins Roland, se retira sur la roche pauvre pour y pleurer pendant plusieurs années, uniquement parce qu'Oriane l'avait banni de sa présence. Il n'y a rien là qui ne soit honnête, décent, honorable pour tous les deux. Vive, vive le grand Amadis! »

Il descendit alors du rocher, reprit une partie de ses vêtements; et, se rappelant que la prière occupait souvent Amadis, il se fit, avec des glands enfilés, une espèce de rosaire, qu'il disait avec dévotion. Le reste du temps il se promenait dans le pré, s'entretenait

avec ses pensées, faisait des vers, qu'il écrivait sur les hêtres ou sur le sable du ruisseau.

Tandis qu'il célébrait ainsi sa dame, qu'il confiait sa douleur aux sylvains, aux nymphes des bois, et qu'il se nourrissait d'herbes sauvages, Sancho poursuivait son chemin. Si malheureusement ce voyage avait été de trois semaines, comme il ne fut que de trois jours, le fidèle écuyer risquait de ne pas retrouver son maître en vie ; mais vingt-quatre heures après l'avoir quitté, Sancho arriva pour dîner à la fatale hôtellerie où l'on s'était amusé à le faire sauter dans la couverture. Dès qu'il l'aperçut, il lui prit un frisson ; cependant, comme il avait faim, il s'arrêta malgré lui, regardant de côté la porte, et ne sachant s'il devait entrer. A l'instant même il en sortit deux hommes, dont l'un dit à l'autre : « Seigneur licencié, n'est-ce point là Sancho Pança, celui que la gouvernante nous a dit avoir suivi notre aventurier ? — C'est lui-même, répond l'ecclésiastique, et je reconnais le cheval de don Quichotte. »

Aussitôt le curé et le barbier, car c'étaient eux, s'approchèrent de notre voyageur. « Ami Sancho, dit le curé, qu'avez-vous fait de votre maître ? — Monsieur, répondit l'écuyer, qui les reconnut aussi, mon maître est dans un certain lieu, occupé de certaines choses fort importantes, et que, sur les yeux de ma tête, j'ai promis de ne point révéler. — Oh ! s'écria le barbier, si monsieur Sancho fait tant le discret, nous serons persuadés qu'il a volé le seigneur don Quichotte, et qu'il lui a pris jusqu'à son cheval, que voilà. — Monsieur, répliqua l'écuyer, ne soyez pas si léger dans vos jugements et dans vos propos. Mon maître, au fond de ces montagnes, accomplit une pénitence ; et moi, comme son ambassadeur, je vais porter une lettre de lui à madame Dulcinée du Toboso, fille de Laurent Corchuelo, pour laquelle il se meurt d'amour. » Maître Nicolas et le curé, surpris de cette nouvelle folie, demandèrent à voir cette lettre. Sancho leur dit qu'elle était sur des tablettes, et que son maître lui avait ordonné de la faire transcrire au premier village. Le curé s'offrit pour la copier. Sancho descendit alors de cheval, et mit la main dans son sein pour en tirer les tablettes, qu'il n'avait garde de trouver, puisqu'il les avait oubliées. Inquiet, troublé, pâle de frayeur, Sancho tourne, retourne ses poches, se tâte par tout le corps, et, prenant ensuite sa barbe à deux mains, s'en arrache la moitié, se donne



cinq ou six soufflets, et s'égratigne le visage. « Qu'avez-vous donc ? s'écria le curé. — Ce que j'ai ? répondit-il. Ah ! malheureux que je suis ! je viens de perdre en un moment trois superbes ânon, dont chacun valait une métairie. — Comment ! répliqua le barbier, ces ânon étaient dans vos poches ? — Sans doute, puisqu'ils étaient dans une lettre de change signée de mon maître, portant l'ordre à sa nièce de me donner trois ânon de quatre ou cinq qu'il a chez lui ; cette lettre de change, avec l'épître pour madame Dulcinée, était dans les tablettes que j'ai perdues. »

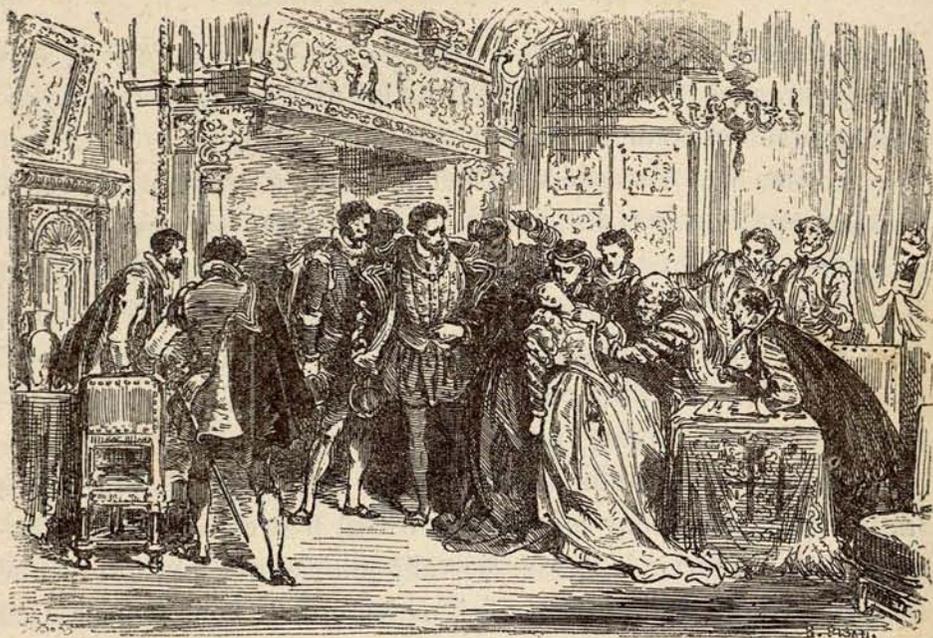
Le curé consola Sancho, et lui promit qu'en retrouvant don Quichotte il lui ferait renouveler la lettre de change. Le bon écuyer, un peu rassuré, dit alors qu'il regrettait peu l'épître à madame Dulcinée, parce qu'il la savait presque par cœur. Le barbier le pria de la répéter, afin qu'ils pussent la mettre au net. Alors Sancho, se gratant la tête, se mit sur un pied, puis sur l'autre, regarda la terre, le ciel, se mangea la moitié d'un ongle, et finit par dire : « Le diable s'en mêle ! car je ne peux me rappeler que le commencement de la lettre, où il y avait *haute et souterraine dame*. — Vous voulez dire *souveraine*, reprit le barbier. — Oui, c'était *souveraine*, je m'en souviens. Ensuite il disait : *Celui dont le cœur est blessé vous souhaite, ennemie adorée, l'affreux état où il est réduit*. Il y avait après cela *des tristes jours*, et puis, *un seul mot* ; et, après *le seul mot*, cela finissait par *votre, jusqu'à la mort, chevalier de la Triste Figure*. Voilà toute la lettre à peu près. »

Le barbier et le curé félicitèrent Sancho sur son heureuse mémoire, et lui firent répéter deux ou trois fois cette lettre, afin de la copier. Sancho la répéta de deux ou trois façons différentes, et raconta dans un grand détail tout ce qui lui était arrivé avec son maître, sans pourtant juger à propos de dire qu'il avait été berné dans cette même hôtellerie, où il refusa d'entrer. Il ajouta qu'aus sitôt après son ambassade à madame Dulcinée son maître était décidé à s'aller faire empereur quelque part ; que, quant à lui, son parti était pris : dès qu'il serait veuf, ce qui ne pouvait manquer d'être prochain, d'épouser une demoiselle de l'impératrice, qui lui apporterait en dot un bon duché en terre ferme, parce qu'il était revenu des îles, et qu'il ne s'en souciait plus. Sancho disait tout cela d'un si beau sang-froid, d'un ton si tranquille, en essayant de temps

en temps les égratignures qu'il s'était faites, que le cure et le barbier jugèrent fort inutile d'essayer de lui parler raison, et le regardèrent au moins comme aussi fou que son maître.

« Je vous fais d'avance mon compliment, reprit le curé; car je vois bien qu'avant peu le seigneur don Quichotte sera roi, ou tout au moins archevêque; alors... — Archevêque, interrompit l'écuyer, il ne m'en a point parlé; mais si cette fantaisie allait lui prendre, dites-moi ce que les archevêques errants ont coutume de donner à leurs écuyers. — Ordinairement ils les font jouir de quelque bénéfice simple, d'une bonne cure ou de quelque chapelle, qui leur rapporte beaucoup, sans compter le casuel. — Diable! j'aimerais assez un bénéfice; mais pour le posséder il faut n'être pas marié, et savoir au moins servir la messe. Me voilà joli garçon, moi qui ai une femme, et qui ne sais rien! Oh! messieurs, je vous demande en grâce de détourner mon maître de ce projet, et de l'engager à se faire tout bonnement empereur. » Le barbier et le curé lui promirent d'en parler à don Quichotte. « Mais, ajoutèrent-ils, nous devons nous occuper à présent de le tirer de son désert; nous réfléchirons là-dessus à table; venez avec nous dans l'auberge. — Non, répondit Sancho en détournant la tête; si cela vous est égal, je n'entrerai point dans cette auberge-là; je vous en dirai quelque jour les raisons. Vous pouvez m'envoyer ici mon dîner, avec un peu d'orge pour Rossinante. » On ne le pressa pas davantage, et le barbier lui fit porter à manger.

Le curé pendant ce temps imaginait un moyen qui devait réussir auprès de don Quichotte pour le conduire où l'on voudrait : c'était de s'habiller en demoiselle errante en se couvrant le visage d'un voile; de déguiser maître Nicolas en écuyer, et de s'en aller ainsi se jeter aux pieds de notre héros, en lui demandant un don. Après que ce don serait accordé, la demoiselle, affligée, devait le prier de venir avec elle pour la venger d'un chevalier félon, et le prierait de ne point exiger qu'elle ôtât son voile avant la fin de cette aventure. De cette manière on était certain de mener don Quichotte jusqu'à son village, où l'on essaierait de guérir son inconcevable folie.



CHAPITRE XXIII

GRANDS ÉVÉNEMENTS DIGNES D'ÊTRE RACONTÉS

Maitre Nicolas applaudit à l'invention du curé, qu'il voulut exécuter sur l'heure. Il emprunta de la femme de l'aubergiste un corps de jupe avec une coiffe; quant à lui, pour se déguiser, il pensa qu'il lui suffisait de s'attacher au menton une barbe de queue de bœuf, extrêmement rousse et touffue, qui appartenait à l'hôte, et dont le barbier s'empara sans en demander permission. L'hôtesse voulut savoir le motif de ces déguisements, et, d'après ce que lui dit le curé de la folie de don Quichotte, elle reconnut le chevalier du baume, et le maître de l'écuyer berné. Alors elle ne manqua pas de raconter tout ce qui s'était passé dans l'hôtellerie, sans oublier l'aventure que Sancho prenait tant de soin de cacher. Tout en parlant elle aidait le curé à s'habiller en demoiselle, l'affublait d'un jupon de drap tailladé de larges bandes noires, et d'un corset de velours vert, galonné de satin blanc, qui semblaient avoir été faits pendant le règne

du roi Wamba. Le curé ne voulut point de la coiffé; il mit seulement un petit bonnet de toile piqué avec lequel il couchait, le serra sur son front avec un long morceau de taffetas noir, dont une partie lui voilait le visage, et par-dessus le tout enfonça son grand chapeau rabattu, qui lui servait de parasol. Dans cet équipage, enveloppé dans son manteau, il monta sur sa mule à la manière des femmes. Le barbier monta sur la sienne, muni de sa longue barbe rousse; et tous deux prirent congé de l'aubergiste, de sa femme et de Maritorne, qui promit de dire un rosaire pour l'heureux succès de leur entreprise.

Sancho, qui les attendait en dehors, ne put s'empêcher de rire en les voyant. Ils l'instruisirent de leur projet, qu'ils lui présentèrent comme le seul moyen d'arracher don Quichotte à ses déserts, pour qu'il s'occupât sur-le-champ de devenir empereur et de récompenser son écuyer. Sancho les remercia, promit le secret, recommanda surtout au curé d'empêcher son maître de se faire archevêque, et prit avec eux la route de la Sierra-Morena. Ils arrivèrent le même soir à l'entrée des montagnes, où ils passèrent la nuit. Là le curé fit part à son ami le barbier d'un scrupule qui le tourmentait : il lui semblait qu'il était peu décent à un ecclésiastique d'aller ainsi déguisé en femme. D'après cette réflexion, il pria maître Nicolas de se charger du rôle de la demoiselle, en lui laissant celui de l'écuyer, dont sa gravité serait moins blessée. Maître Nicolas consentit au troc, remit au curé la grande barbe; et, ne voulant s'habiller en femme que lorsqu'il serait près d'arriver, il fit un paquet de la jupe et du beau corset de velours. Le lendemain matin ils poursuivirent leur route; et Sancho, qui les guidait, leur raconta l'aventure de Cardenio, sans parler cependant, et pour cause, des écus d'or trouvés dans la valise. Ils parvinrent enfin à l'endroit où les genêts coupés indiquaient le chemin. On fit halte pour tenir conseil : il fut décidé que Sancho irait en avant rendre compte à don Quichotte de son ambassade à Dulcinée; qu'il lui dirait que cette dame n'avait pu lui répondre que de bouche, par la raison qu'elle ne savait pas écrire; mais qu'elle ordonnait à son chevalier, sous peine de son indignation, de se rendre aussitôt près d'elle.

C'était au mois d'août, vers les trois heures de l'après-midi, au moment où la chaleur est la plus forte. Le curé et le barbier, assis à

l'ombre sur le bord de l'eau, attendaient paisiblement le retour du fidèle écuyer, lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui chantait avec art et justesse, non pas une chanson rustique, mais une vraie romance.

L'heure, le lieu, la beauté de la voix, augmentaient la surprise du barbier et du curé, qui, se levant aussitôt, s'avancèrent vers une colline d'où venaient ces doux accents. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils découvrirent sur un rocher un homme semblable à celui que Sancho leur avait dépeint en racontant l'aventure de Cardenio. Cet homme les aperçut; et, sans s'échapper, sans montrer aucune colère, il demeura dans la même place, la tête penchée sur sa poitrine, comme quelqu'un qui médite. Le curé, ne doutant point que ce ne fût ce Cardenio dont il savait déjà l'histoire, s'approcha doucement, le salua, lui fit entendre qu'il était instruit de ses malheurs, et sut mêler dans son discours, aux expressions d'un tendre intérêt, les consolations plus grandes qu'un ecclésiastique pouvait offrir. Cardenio jouissait alors de sa raison. Surpris d'entendre au milieu de ces déserts un langage aussi touchant, il répondit avec politesse : « Je vois bien que le ciel n'abandonne point les misérables, puisqu'il daigne m'envoyer un ange de paix qui sait me rappeler mes devoirs sans être insensible à mes peines. Ne me jugez pas trop sévèrement, messieurs; ayez quelque pitié d'un pauvre insensé : je le suis, je le sais bien; ma faible raison ne luit que dans de courts intervalles. J'apprends alors avec une douleur vive que souvent j'ai fait du mal : j'en verse des larmes de repentir. Mais ce repentir est inutile : je retombe dans mon délire, j'offense de nouveau ceux que je voudrais servir. Hélas! je n'ai qu'un moyen de me faire excuser, c'est de dire ce qui m'a réduit à cet état déplorable : je raconte mes malheurs à tous ceux qui veulent les entendre. Il faut bien que l'on me plaigne, et l'on me pardonne alors. Si vous venez avec cette intention, je vais vous faire ce récit. »

Nos voyageurs, qui ne demandaient pas mieux, acceptèrent son offre avec reconnaissance, et s'assirent près de Cardenio, qui recommença son histoire, presque dans les mêmes termes qu'il l'avait dite à don Quichotte lorsqu'elle fut interrompue par notre héros, un peu trop chatouilleux sur l'honneur de la reine Madasime. Cette fois il n'y eut point d'interruption; et Cardenio raconta que Lucinde l'avait



ILS APERÇURENT SOUS UN FRÊNE UN JEUNE PAYSAN.

oublié et avait épousé Fernand. Alors désespéré il s'était enfui dans les montagnes.

« Telle est ma misérable vie, dit-il en terminant son récit ; je passe les nuits dans le creux d'un arbre, j'erre pendant tout le jour ; je répète, je chante, je crie le nom de Lucinde, sans autre espoir que d'expirer en prononçant ce nom si cher ! Épargnez-vous des conseils qui me seraient inutiles, je ne puis jamais guérir, puisque jamais je ne puis oublier Lucinde. Je ne veux pas l'oublier. J'aime mes maux, j'aime mes souffrances. Elle les prévoyait bien quand elle m'a manqué de foi ; elle était bien sûre que je deviendrais le plus infortuné des hommes. Elle l'a voulu ; eh bien ! je le suis, je me plais à l'être, je le serai jusqu'à la mort. »

Ainsi parla Cardenio. Le curé, touché jusqu'au fond du cœur, allait s'efforcer de le consoler, lorsqu'une voix douce et tendre, qui se plaignait non loin d'eux, attira son attention.

« Dieu tout-puissant, disait la voix, m'avez-vous enfin exaucée ? puis-je espérer de trouver ici les seuls biens que mon cœur désire, la solitude et un tombeau ? Ah ! je ne me plaindrais plus si dans ces tristes déserts je pouvais dérober ma vie à ces hommes cruels, pervers, dont la plus douce jouissance est de voir les larmes qu'ils font couler. »

Le curé, surpris de ces accents, s'avança, suivi de ses deux compagnons, vers l'endroit d'où ils semblaient partir. Ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'ils aperçurent sous un frêne un jeune paysan qui se lavait les pieds dans un ruisseau, et dont la tête baissée leur dérobait le visage. Ils s'approchèrent avec précaution, se cachèrent derrière une roche, et remarquèrent l'extrême blancheur des jambes de ce jeune homme. Son habillement, fort grossier, était composé d'une espèce de veste de drap gris, serrée par une ceinture, d'un pantalon, et d'un bonnet d'étoffe. Après s'être lavé les pieds, il tira de son bonnet un linge dont il les essuya. Ce mouvement fit voir aux voyageurs la beauté de son visage. Ils en demeurèrent frappés ; et Cardenio dit à voix basse : « Je n'ai rien vu de plus beau sous le ciel ; cependant ce n'est point Lucinde. »

Le jeune homme, qui se croyait seul, ôta tout à fait son bonnet, secoua deux fois la tête, et son immense chevelure, descendant aussitôt sur ses épaules, le couvrit presque tout entier. Nos voyageurs

ne doutèrent plus que ce ne fût une femme. Ils la regardèrent quelques instants démêler avec ses mains ses longs cheveux ; mais, à un bruit léger qu'ils firent, elle sépara cette chevelure pour jeter un regard d'effroi. Dès qu'elle les aperçut, elle se leva précipitamment, saisit un petit paquet de hardes, et, sans songer à ses souliers, elle fuit nu-tête, nu-pieds, avec toutes les marques d'une vive frayeur. Elle tomba bientôt sur les cailloux tranchants. Déjà le curé l'avait jointe. « Rassurez-vous, madame, lui dit-il, nous sommes loin d'être vos ennemis. Le hasard seul nous a conduits dans ces montagnes. Vos cheveux nous ont découvert ce que vous avez sans doute un puissant intérêt à nous cacher ; soyez sûre que votre secret sera respecté par nous : mais pardonnez au désir que nous aurions de vous être utiles. »

La jeune personne, troublée, regarda le curé sans répondre. Celui-ci, par d'autres discours, cherchait à dissiper sa terreur. Enfin elle se rassura, baissa vers la terre ses yeux pleins de larmes, et dit avec un soupir : « Oui, j'ai voulu me cacher, j'ai voulu déguiser mon sexe ; je rougis de tous les soupçons que ce déguisement doit faire naître ; vous m'en épargnez quelques-uns quand je vous aurai tout dit. »

Ces paroles furent prononcées avec tant de grâce et de modestie, que le curé et ses deux compagnons se sentirent autant de respect que d'intérêt pour cette belle personne. Elle s'éloigna de quelques pas, acheva de s'habiller, rassembla sur sa tête ses longs cheveux, et, revenant avec confiance s'asseoir auprès du curé, raconta son histoire.

Elle s'appelait Dorothée et était fille d'un laboureur fort riche ; Fernand, fils du duc Richard, lui avait demandé sa main ; puis il avait disparu. On avait appris qu'il épousait une jeune fille appelée Lucinde, mais au dernier moment Lucinde s'était évanouie, et c'était sa mère qui avait prononcé le oui fatal. Le mariage était nul, Fernand se trouvait libre, et Dorothée avait quitté la maison de ses parents pour sommer Fernand de tenir sa promesse. Apprenant que ses parents la faisaient chercher partout, elle s'était habillée en homme et avait cherché un refuge dans les montagnes, pour y mourir de chagrin.



CHAPITRE XXIV

COMMENT L'ON VINT A BOUT DE FINIR L'AUSTÈRE PÉNITENCE
DE NOTRE CHEVALIER

A peine Dorothee avait achevé de parler, que Cardenio, lui prenant la main : « Madame, dit-il, quoi ? c'est vous qui êtes la fille du riche Clénard ? — Comment se fait-il, lui répondit-elle, que vous sachiez le nom de mon père ? — C'est que je suis ce malheureux à qui Lucinde avait donné sa foi ; je suis ce Cardenio que les crimes de don Fernand ont réduit à l'état où vous me voyez. Regardez-moi, Dorothee ; j'ai tout perdu comme vous ; j'ai perdu de plus la raison : mais depuis votre récit il me semble que je la retrouve. Vos malheurs, votre présence, le désir de vous être utile, me rendent un peu de courage. Lucinde ne m'a point trahi : elle ne veut, elle ne peut jamais avoir d'autre époux que Cardenio ; les serments les plus sacrés vous assurent la main de Fernand. Ne nous quittons plus, madame ; allons ensemble chercher ce perfide ; et je vous jure sur l'honneur de le forcer à vous tenir parole, ou d'expirer sous ses coups. »

A ce discours, le premier mouvement de Dorothee fut de se précipiter aux pieds de Cardenio, qui se hâta de la relever, et confirma sa promesse. Le curé les engagea tous deux à venir dans sa maison : « Là, dit-il, je me chargerai de prévenir les parents de Dorothee, de

faire sa paix avec eux; ensuite j'irai, s'il le faut, trouver moi-même don Fernand, lui rappeler ses devoirs, et j'espère que, sans exposer vos jours, nous le ramènerons à la vertu. »

Les deux infortunés lui rendirent grâces, et se décidèrent à ne pas le quitter. Maître Nicolas offrit ses services, et finit par les instruire du motif de leur voyage, de leur ancienne amitié pour don Quichotte, du vif désir qu'ils avaient de guérir ce bon gentilhomme de son étrange folie. Tout ce qu'il en dit intéressa Dorothée et Cardenio. Celui-ci se rappelait confusément d'avoir eu quelque querelle avec le chevalier de la Manche. Dans le même instant on entendit la voix de Sancho, qui, de retour de son message, et ne trouvant pas le curé au lieu désigné pour le rendez-vous, criait de toutes ses forces. Le barbier courut au-devant de lui. « Où êtes-vous donc? lui dit l'écuyer. Je viens de retrouver monseigneur don Quichotte dans un état digne de pitié : il est en chemise, maigre, jaune, blême, mourant de faim, mais soupirant toujours pour madame Dulcinée. J'ai eu beau lui répéter qu'elle lui commandait de revenir au Toboso, mon maître m'a répondu que certainement il ne paraîtrait point devant elle avant d'avoir fait quelque action éclatante qui pût lui mériter sa grâce. Ma foi, voyez à le tirer de là promptement; car, pour peu qu'il y reste, il court de grands risques de n'être jamais empereur. »

Tandis que maître Nicolas rassurait Sancho, le curé contait à Dorothée ce qu'il avait imaginé pour ramener chez lui don Quichotte. L'aimable Dorothée offrit aussitôt de jouer le rôle de la dame affligée. Elle avait avec elle ses habits de femme, elle connaissait fort bien le style des livres de la chevalerie, et d'ailleurs elle était charmée de faire quelque chose qui fût agréable au curé. Celui-ci accepta son offre. Dorothée alla s'habiller, et revint bientôt parée d'un riche corset, d'une jupe brodée, et d'une mante de soie verte. Quelques bijoux, quelques pierres précieuses qui brillaient à ses oreilles et à son cou rehaussaient tellement sa beauté, son air, sa grâce naturelle, que Cardenio lui-même en fut plus indigné contre Fernand. Mais celui qui l'admira le plus, et qui la trouvait le mieux à son gré, ce fut Sancho. Il la considérait de tous ses yeux, et s'en vint demander au curé qui était cette belle dame. « Mon ami, répondit le curé gravement, c'est seulement l'héritière en ligne directe du grand royaume

de Micomicon. D'après la glorieuse réputation dont votre maître jouit en Guinée, cette princesse s'est mise en route pour le chercher, et vient lui demander vengeance d'un certain géant qui l'a détrônée; ce n'est que cela, mon frère Sancho. — J'en suis bien aise, répondit l'écuyer; je vous réponds qu'elle n'aura pas perdu son voyage! mon maître lui assommera son coquin de géant, pourvu que ce ne soit pas un fantôme; car nous ne brillons pas contre les fantômes. Mais ensuite, monsieur le curé, je vous serai fort obligé d'engager monseigneur don Quichotte à se décider un peu promptement à épouser cette belle dame, dont je ne sais pas encore le nom. — Elle s'appelle la princesse Micomicona, parce qu'elle est du royaume de Micomicon. — Ah! j'entends : en Guinée, c'est comme chez nous, où l'on prend le nom de son village. Mais n'importe, monsieur le curé; songez aux épousailles, je vous prie, et bâchez-nous cela le plus tôt possible : j'ai des raisons pour être pressé. ».

Pendant cette conversation, Dorothée était montée sur la mule du curé, maître Nicolas sur la sienne, avec la barbe de queue de bœuf. Le curé, qui n'était plus nécessaire, et qui voulait rester avec Cardenio, dit à Sancho de guider la princesse, et lui recommanda sur toutes choses de ne point parler de lui ni du barbier, en l'assurant que, s'il n'était discret, son maître ne deviendrait point empereur. Sancho promit le silence, et l'on se mit en chemin.

Au bout de trois quarts de lieue ils aperçurent, au milieu de rocs, don Quichotte debout, habillé, mais non couvert de ses armes. Dorothée en le voyant fit doubler le pas à son palefroi. Dès qu'elle fut près du chevalier, le barbier barbu descendit et prit dans ses bras la princesse, qui sur-le-champ courut se mettre à deux genoux devant le héros de la Manche. Celui-ci fit de vains efforts pour la relever : « Non, valeureux chevalier, dit-elle, je ne quitterai point cette situation, qui convient trop à mon infortune, avant que votre courtoisie n'ait daigné m'accorder un don. — Très belle dame, lui dit don Quichotte, je suis irrévocablement décidé à ne point vous écouter que vous ne soyez debout. — Cette résolution est triste pour moi, seigneur, car je suis fermement résolue à ne pas me relever que je n'aie obtenu ce que je demande. — Eh bien! madame, je vous l'octroie, pourvu cependant que vous n'exigiez rien qui soit contraire aux intérêts de mon roi, de ma patrie, de celle qui règne sur ce

tendre cœur. Daignez vous lever, madame ; je me suis engagé à ce que vous vouliez.

— Apprenez donc, chevalier magnanime, reprit alors Dorothée, ce que j'attends de votre valeur. Je demande que dès ce moment vous m'accompagniez partout où je voudrai vous conduire, et que vous n'entrepreniez aucune aventure avant de m'avoir vengée du traître qui, contre toutes les lois, a usurpé mes États. — Madame, je confirme mon don : soyez sûre que dans peu ce bras, si terrible aux méchants, vous rétablira sur le trône de vos antiques et nobles aïeux. Et partons à l'heure même : un moment perdu pour la gloire ne se répare jamais. »

La princesse voulut alors baiser les mains de son chevalier : don Quichotte était trop poli pour le souffrir, il l'embrassa de bonne grâce, donna l'ordre à Sancho de lui apporter ses armes et de seller Rossinante. Le barbier, toujours à genoux, n'osait ni parler ni se remuer, de peur que sa barbe, mal attachée, ne vînt tout à coup à tomber. Dès qu'il vit don Quichotte à cheval, il se hâta d'aider à Dorothée à remonter sur sa mule, et la suivit sur la sienne. Le seul Sancho marchait à pied, en donnant de nouveaux soupirs à la mémoire de son âne. Cependant il se consolait par l'espoir que cette fois son maître ne pouvait manquer d'être empereur de Micomicon, et de lui donner un petit royaume. La seule chose qui lui déplaisait, c'est que ses vassaux devaient être des nègres.

Cardenio et le curé, cachés derrière des halliers, voyaient venir nos voyageurs, et ne savaient comment les joindre. Le curé, qui avait l'esprit inventif, coupa sur-le-champ avec ses ciseaux la barbe de Cardenio, lui donna son habit, son manteau noir, et par ce moyen le changea tellement, qu'il n'était plus reconnaissable. Demeuré lui-même en simple gilet, il partit avec son compagnon pour aller par un sentier plus court rejoindre le grand chemin ; et justement il s'y trouva comme don Quichotte sortait des montagnes. En apercevant notre héros, le curé feignit une grande surprise, s'arrêta, le considéra quelque temps ; et tout à coup s'avança vers lui, les bras ouverts en s'écriant : « Je ne me trompe point, c'est vous, mon brave compatriote, don Quichotte de la Manche, l'appui, le défenseur des opprimés, le miroir de la chevalerie, la fleur, la gloire des héros errants ! » Don Quichotte, étonné d'abord, finit par le reconnaître et

voulut aussitôt descendre pour lui céder son cheval. « Non, seigneur, dit le curé, que votre grandeur demeure sur la selle, c'est là qu'elle travaille pour la renommée. Si le respect que vous témoignez pour ma qualité d'ecclésiastique engage quelqu'un de votre honorable compagnie à me recevoir en croupe, je me trouverai trop heureux de suivre ainsi votre seigneurie. » A ces mots maître Nicolas, sans attendre qu'on le lui dît, quitta promptement sa mule, et vint l'offrir à monsieur le curé, qui l'accepta.

Don Quichotte ayant prié la princesse Micomicona de lui apprendre de quels ennemis son épée devait la délivrer : « Je vous dois ce récit, seigneur, lui répondit Dorothee, et je suis prête à vous satisfaire. »





CHAPITRE XXV

COMMENT L'AIMABLE DOROTHÉE RACONTA QU'ELLE AVAIT PERDU SA COURONNE

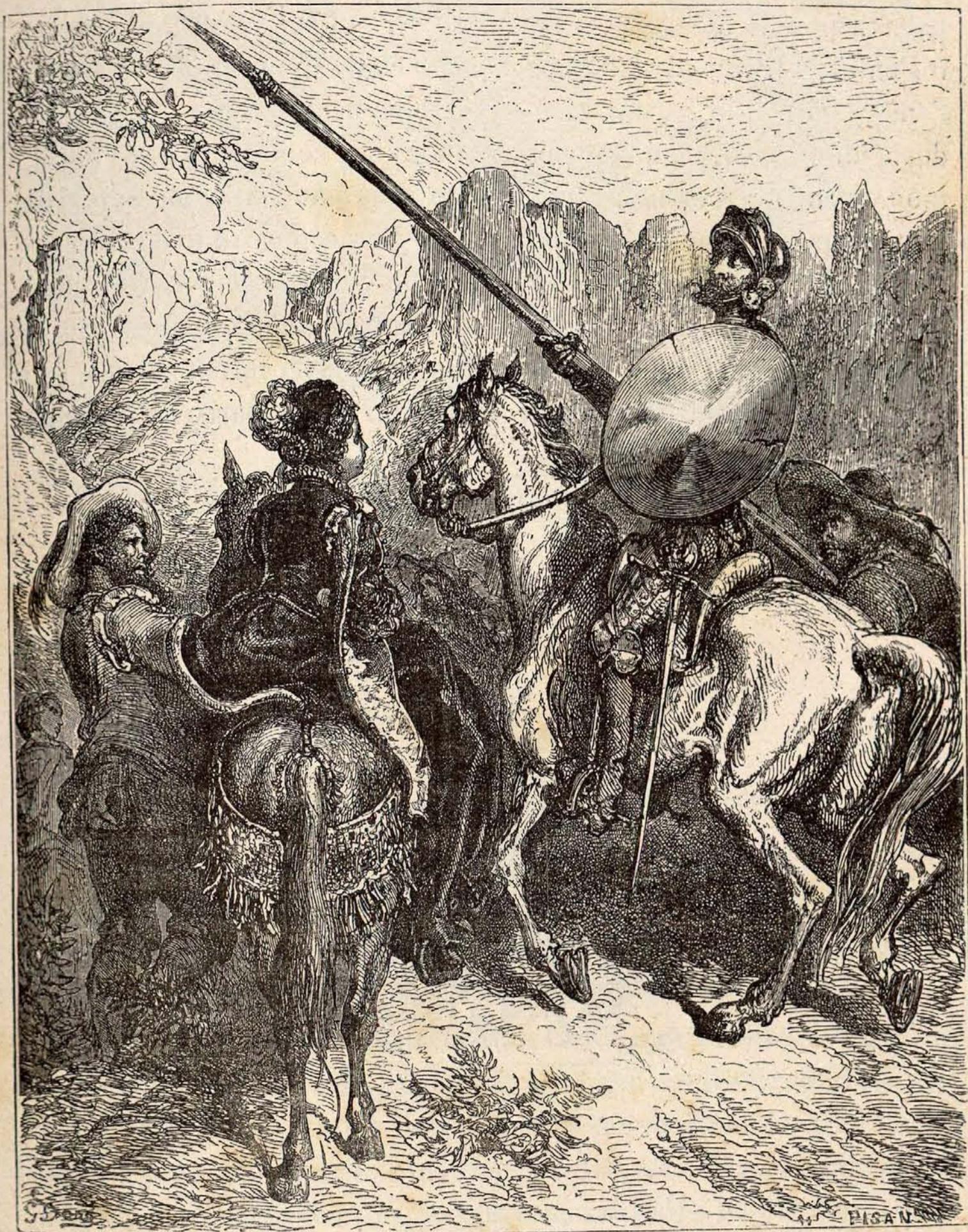
« Mon père, souverain paisible du grand empire de Micomicon, s'appelait Tinacrio le Savant. On l'avait ainsi surnommé, parce qu'il était fort habile dans la magie. Il découvrit par son art que la reine ma mère, nommée Xaramille, devait mourir avant son époux, et que lui-même bientôt me laisserait orpheline. Ce qui lui causait le plus de chagrin, c'est qu'il connut en même temps, par ses lumières surnaturelles, que mes États seraient envahis par un effroyable géant, roi d'une grande île voisine, et nommé Pandafilando aux yeux louches, parce qu'en effet, quoique ses yeux soient droits, il regarde toujours de travers pour inspirer plus de frayeur. Mon père prévoyait encore que je pouvais éviter le malheur de me voir chassée de mon empire, si je voulais épouser Pandafilando ; mais il était bien sûr que pour rien au monde je ne me résoudrais à devenir la femme de ce géant, ni d'aucun autre, quelque grand qu'il fût. Tinacrio me conseilla donc de fuir aussitôt qu'il serait mort, de m'embarquer pour l'Espagne, où je trouverais le seul guerrier capable de me défendre ; il ajouta que ce héros, mon vengeur, s'appellerait don

Gigotte ou Quichotte ; qu'il devait être grand de taille, maigre, sec de visage. Les traits, la figure, la taille, tout se rapporte, seigneur don Quichotte ; c'est vous que le ciel a choisi pour me rétablir sur mon trône. Je dois encore vous faire savoir que mon père Tinacrio m'a laissé un écrit chaldéen ou grec, que je n'ai pu lire, par lequel il m'ordonne, aussitôt que le chevalier prédit aurait tué Pandafilando, de l'épouser sur-le-champ et de le mettre en possession de mes États et de ma personne.

— Eh bien, Sancho, que t'en semble ? dit don Quichotte avec un souris : entends-tu ce qu'on me propose ? Avais-je tort ou raison ? As-tu toujours peur que nous manquions de royaumes et de princesses à épouser ? — Ma foi ! monsieur, je conviens de tout, répondit Sancho, plein de joie ; et bien fou serait l'étourdi qui ne ferait pas la noce aussitôt après avoir tordu le cou à ce grand monsieur Pendaro. »

En disant ces mots, le bon écuyer fit un entrechat dans l'air, et courut se mettre à genoux devant Dorothee en lui demandant sa main à baiser. Dorothee la lui donna, lui promit de le faire un très grand seigneur dans son royaume, et termina son histoire en disant que du nombreux cortège qu'elle avait en partant de chez elle, un seul écuyer lui était resté ; que tous les autres avaient péri dans une horrible tempête, dont elle-même, avec l'écuyer barbu, ne s'était sauvée que sur une planche. Don Quichotte confirma de nouveau sa promesse de ne point se séparer d'elle qu'il n'eût fait voler la tête du Pandafilando. « Après cette victoire, ajouta-t-il, que vous pouvez regarder comme sûre, je vous laisserai, madame, maîtresse absolue de votre personne, tant que mon triste cœur dépendra de la cruelle que j'adore, de celle qui, depuis si longtemps... Il suffit, je n'en puis dire plus ; mais les nœuds d'hymen me sont interdits, quand le phénix même voudrait m'épouser. »

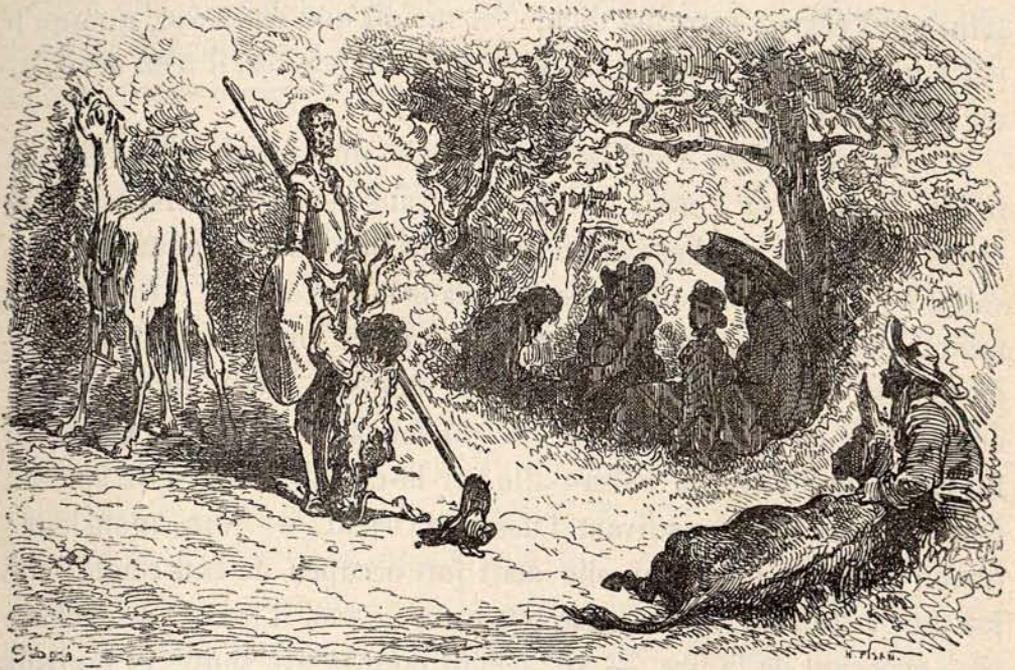
Au même instant on vit sur la route un homme qui paraissait être un Bohémien, monté sur un âne gris. Sancho, dont le cœur palpitait toujours dès qu'il apercevait un âne, eut à peine considéré celui-ci, qu'il crut reconnaître le sien. Ce qui confirma ce soupçon, c'est que le prétendu Bohémien était Ginès de Passamont, le même qui l'avait volé dans la Sierra-Morena. « Ah ! coquin de Ginésille, lui cria notre écuyer, rends-moi mon bien, rends-moi ma vie, ce que j'ai de plus



C'EST VOUS QUE LE CIEL A CHOISI POUR ME RÉTABLIR SUR MON TRONE.

cher au monde, mon amour, ma seule joie; rends-moi mon âne, voleur! » Ginès, qui reconnut Sancho, et qui le vit si bien accompagné, ne se le fit pas dire deux fois; et sautant aussitôt par terre, il s'enfuit à travers les champs. Sancho était déjà près de son âne; il l'embrassait, il le baisait avec des larmes de tendresse. « Te voilà donc, lui disait-il, mon compagnon, mon ami! comment t'es-tu porté, mon enfant? comment as-tu pu vivre sans moi? ô le bien-aimé de mon cœur! » L'âne se laissait caresser sans répondre une seule parole. Tout le monde partagea la joie de Sancho, et don Quichotte l'assura qu'il n'en aurait pas moins les trois ânes donnés par la lettre de change. Quand les transports de l'écuyer furent calmés, son maître lui ordonna de marcher un peu en avant, parce qu'il voulait lui parler en particulier.





CHAPITRE XXVI

ENTRETIEN INTÉRESSANT DE DON QUICHOTTE ET DE SON ÉCUYER

Quand ils furent assez éloignés pour ne pouvoir être entendus, notre héros dit à Sancho : « Oublions nos querelles, ami, et raconte-moi sans rancune les détails de ton ambassade. Dans quels lieux, quand et comment as-tu trouvé Dulcinée ? que faisait-elle ? que lui as-tu dit ? que t'a-t-elle répondu ? quel air avait-elle en lisant ma lettre ? En un mot, j'exige de toi que tu me rendes un compte exact de tout ce qui s'est passé, sans rien ajouter, sans rien retrancher. — Monsieur, répondit Sancho, je vais vous satisfaire de point en point. D'abord, il faut vous avouer que je n'emportai point votre lettre. — Je le sais ; car je m'aperçus, après ton départ, que tu m'avais laissé les tablettes, ce qui me causa un violent chagrin. Je ne doutai même point que tu ne revinsses les chercher. — Je serais sûrement revenu si je ne m'étais rappelé mot à mot tout ce qu'il y avait dans l'épître pour vous l'avoir entendu lire ; de sorte que j'allai trouver un sacris-

tain, qui l'écrivit sous ma dictée, et me dit que de sa vie, quoiqu'il eût fait un grand nombre de billets de confession, il n'en avait jamais vu de si galant et de si bien tourné.

— C'est fort bien. A présent, dis-moi ce que faisait cette reine de beauté lorsque tu t'offris devant elle; sans doute elle disposait des rangs de perles, ou brodait en pierreries une écharpe pour son chevalier? — Non, monsieur : elle était dans la basse-cour, criblant deux minots de blé. — J'entends, les grains de ce blé se transformaient en topazes en passant par ses belles mains. — Non, monsieur; je crois même que ce blé n'était que du seigle. — Passons. Quand tu lui remis ma lettre, la baisa-t-elle sur-le-champ, la mit-elle sur son cœur, ou sur sa tête, suivant l'usage d'Orient? — Non, monsieur : quand je la lui présentai, elle était fort occupée de son seigle; elle me dit : « Mon ami, pose cette lettre sur ce sac, il faut, que j'achève mon tas avant de la lire. — Ah! c'était pour la lire seule, et pouvoir se livrer en liberté aux mouvements de son cœur. Elle te fit sûrement beaucoup de questions sur moi, sur mes exploits, sur mes périls, sur l'affreuse vie à laquelle je m'étais condamné pour elle? — Non, monsieur : elle ne me demanda rien; mais j'eus grand soin de lui dire que vous faisiez pour son service la plus rude des pénitences : je vous avais laissé nu en chemise au milieu des rochers, dormant sur la pierre, ne mangeant que de l'herbe, ne vous peignant point la barbe, et pleurant comme une fontaine.

— Qu'a-t-elle dit après avoir lu ma lettre? — Elle ne l'a pas lue, monsieur : elle m'a donné pour raison qu'elle ne savait ni lire ni écrire; mais elle l'a déchirée en petits morceaux, afin que personne dans le village ne vînt à savoir ses secrets. Ensuite elle m'a chargé de dire à votre seigneurie qu'elle était satisfaite de votre pénitence, et qu'elle vous ordonnait, si vous n'aviez rien de mieux à faire, de revenir au Toboso, parce qu'elle avait un grand désir de vous voir. Elle a bien ri quand elle a su que vous vous appeliez *le Chevalier de la Triste Figure*! Je lui ai demandé si le Biscayen était venu la trouver; elle m'a répondu que oui, que c'était un fort honnête homme : pour les galériens, elle n'en a point entendu parler.

— Mais, continua don Quichotte, donne-moi un conseil, mon ami; tu vois que madame Dulcinée m'ordonne de retourner près d'elle : mon cœur brûle de lui obéir; d'un autre côté, j'ai fait serment à la prin-

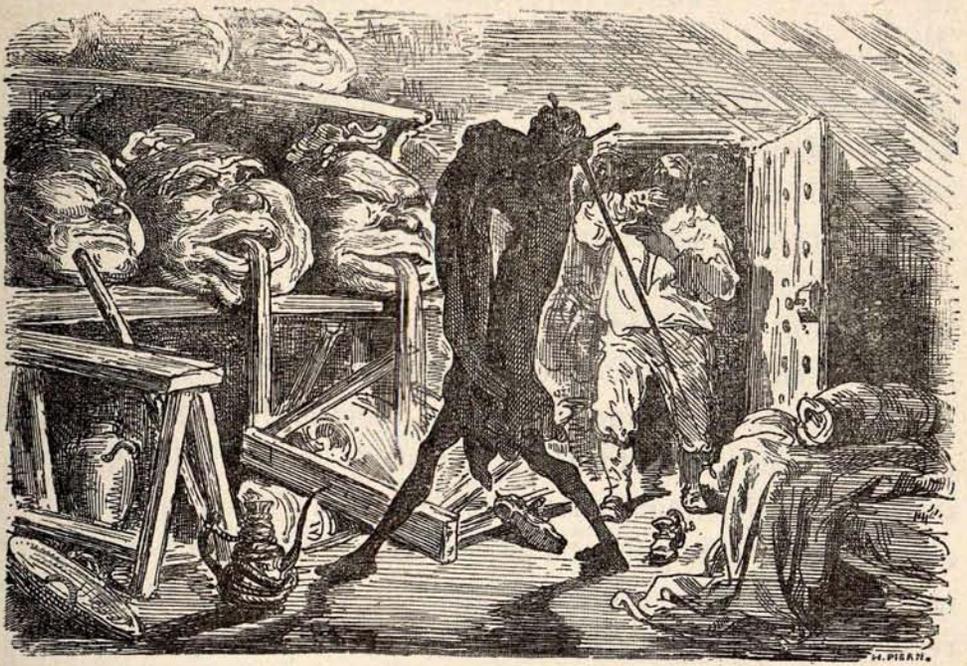
cesse d'aller la rétablir sur son trône ; les lois de la chevalerie m'ordonnent de tenir mon serment. Je suis vraiment embarrassé ; mon âme se trouve partagée entre l'amour et le devoir. — Ah ! monsieur, nous y revoilà : comment est-il possible que vous hésitiez entre madame Dulcinée et un royaume superbe qui vous tombe dans la main, un royaume qu'on m'a dit avoir au moins vingt mille lieues de tour, abondant en toutes choses, plus grand peut-être que la Castille et le Portugal réunis ! Pour l'amour de Dieu ! monsieur, ne perdez pas cette occasion, mariez-vous avec la princesse dans le premier village où nous trouverons un curé. — Je vois bien pourquoi tu désires si vivement ce mariage ; mais tu peux te tranquilliser, parce qu'avant de combattre le géant je compte mettre dans mes conditions que, sans épouser la princesse, on me donnera une portion du royaume dont je veux te faire présent. — A la bonne heure : et tâchez, s'il vous plaît, que cette portion soit voisine de la mer, attendu que j'ai dans la tête un certain projet de commerce. — Allons, mon ami, je suis décidé ; je vais combattre pour la princesse, et je remets mon retour auprès de celle que j'adore après cette glorieuse expédition. »

Ils en étaient là, lorsque le barbier leur cria de s'arrêter, parce qu'ils avaient envie de se rafraîchir à une fontaine voisine. Sancho, fatigué de mentir, fut charmé de finir l'entretien. Cardenio, pendant ce temps, s'était revêtu des habits de berger que Dorothee avait quittés. On s'assit autour de la fontaine, où l'on dîna, tant bien que mal, des provisions qu'avait le curé. Pendant le diner il vint à passer un jeune garçon, qui, apercevant don Quichotte, s'avança tout à coup vers lui. « Je vous salue, monsieur, dit-il d'une voix dolente ; ne me reconnaissez-vous plus ? je suis ce malheureux André que votre seigneurie délivra du chêne où j'étais si bien attaché. » Don Quichotte se rappela ses traits, le prit par la main, et, le présentant à la compagnie : « Je suis charmé, s'écria-t-il, de pouvoir vous fournir un exemple vivant de l'extrême utilité de la chevalerie errante. Il n'y a pas longtemps que, traversant un bois, je rencontrai cet enfant demi-nu, lié fortement à un arbre, tandis qu'un paysan barbare le fustigeait avec des courroies pour ne pas lui payer ses gages. Je fis délier ce pauvre jeune homme, et reçus le serment de son maître qu'il lui payerait ce qui lui était dû jusqu'à la dernière obole. Parle à présent, mon ami André, ce que je dis n'est-il pas exact ?

— Très exact, reprit le jeune garçon; mais quand vous fûtes parti... — Ton maître te paya sur-le-champ? — Point du tout; il me rattacha plus fortement au même chêne, et me donna tant de coups, que depuis ce jour, grâce à Dieu, je n'ai pas quitté l'hôpital. — Sancho! s'écria don Quichotte, amène-moi Rossinante; je veux aller sur-le-champ tirer de ce scélérat une épouvantable vengeance. — Ce n'est pas la peine, monsieur, dit André; je n'en veux point de vengeance, et j'aimerais beaucoup mieux que vous me donnassiez quelque chose pour continuer mon chemin. » Sancho lui offrit son pain, avec un morceau de fromage.

André s'éloigna la tête basse, et, quand il fut à quelques pas, se mit à crier en fuyant : « Que le diable les emporte tous, les malheureux chevaliers errants, qui vous font rouer de coups quand ils prétendent vous secourir! » Don Quichotte voulut se lever pour châtier cet insolent; mais Dorothée le retint, et personne n'osa rire de la reconnaissance d'André.





CHAPITRE XXVII

ARRIVÉE A L'HOTELLERIE. — ÉPOUVANTABLE COMBAT OU DON QUICHOTTE
EST VAINQUEUR

Le dîner achevé, l'on se remit en route, et l'on arriva le lendemain sans aventure à la fameuse hôtellerie si redoutée par Sancho, qui ne put éviter d'y entrer. L'aubergiste, sa femme, sa fille et l'aimable Maritorne, en reconnaissant don Quichotte, s'avancèrent au-devant de lui. Le chevalier les reçut gravement, et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que la dernière fois. On lui répondit que, pourvu qu'il payât mieux, il serait traité comme un prince, et sur-le-champ on lui arrangea la même chambre qu'il avait occupée. Notre héros, qui se trouvait fatigué, ne tarda pas à se coucher et à dormir.

Les autres, moins pressés de sommeil, demeurèrent à deviser et à lire une nouvelle, que l'hôtelier avait tirée d'une malle, où il y avait aussi plusieurs romans de chevalerie.

Il ne restait presque plus rien à lire de la nouvelle, lorsque

Sancho, tout effrayé, sortit du grenier où couchait don Quichotte, en criant : « Au secours, messieurs ! au secours ! mon maître livre dans ce moment la plus terrible bataille où jamais il se soit trouvé. Par ma foi ! il vient d'appliquer un si furieux coup d'épée au géant de madame la princesse, qu'il lui a coupé la tête comme un navet. — Que dites-vous donc ? répondit le curé en laissant là sa nouvelle ; le géant dont vous parlez est à deux mille lieues d'ici. » En même temps on entendit don Quichotte qui s'écriait dans sa chambre : « Arrête, arrête, malandrin, voleur, scélérat infâme ; je te tiens enfin, je te tiens ; ton cimeterre ne t'a servi de rien, et tu es mort, reprit Sancho, le coquin est à présent à rendre compte à Dieu de sa mauvaise vie ; j'ai vu couler son sang dans la chambre, comme une rivière rouge, et rouler d'un autre côté sa tête, qui est grosse comme une outre. — C'est fait de moi ! s'écria l'aubergiste en se frappant la tête de ses mains ; je gage que don Quichotte, ou don diable, a donné quelque coup d'épée à des outres de vin rouge que j'ai mises dans ce grenier, et que c'est mon pauvre vin que cet imbécile a pris pour du sang. »

Tout le monde courut avec de la lumière à la chambre de notre héros. On le trouva nu en chemise. Juché sur ses longues et maigres jambes, il avait sur la tête un bonnet jadis rouge, que l'aubergiste lui avait prêté, autour du bras gauche une couverture, que Sancho connaissait trop bien. Dans cet équipage, l'épée à la main, les yeux ouverts, comme s'il veillait, il se démenait dans sa chambre, en rêvant qu'il combattait le géant, et frappant de toutes ses forces, ainsi que l'aubergiste l'avait deviné, sur les malheureuses outres, dont le vin rouge ruisselait à flots autour de lui. L'aubergiste à ce spectacle voulut se jeter sur le chevalier ; Cardenio et le curé le retinrent. On fit d'inutiles efforts pour réveiller notre héros ; on n'en put venir à bout qu'avec un grand seau d'eau fraîche que le barbier alla chercher et lui jeta sur le corps.

Pendant ce temps, le pauvre Sancho allait, venait, se baissait, regardait sous les lits, dans les coins, cherchant partout la tête du géant. « Dans cette chienne de maison, s'écriait-il avec colère, on ne peut compter sur rien, tout se fait par enchantement. J'ai vu rouler cette tête, je l'ai vue de mes deux yeux, au milieu du sang qui coulait

tout comme une fontaine ; et le diable l'a emportée , je ne la retrouve plus à présent. — De quel sang parles-tu donc, ennemi de Dieu et des saints ? lui répondait l'aubergiste. Ne vois-tu pas, larron que tu es, que ton sang et ta fontaine ne sont autre chose que men vin, dans lequel nage tout ce grenier ? Que puisse nager ainsi ton maudit maître dans l'enfer ! — Tout cela est bel et bon, disait Sancho ; mais j'ai vu rouler cette tête, et, faute de la retrouver, j'en serai pour mon duché. »

Don Quichotte, enfin réveillé, jetait autour de lui des yeux de surprise. Tout à coup il tombe aux pieds du curé : « Madame, dit-il, votre altesse n'a désormais rien à redouter ; votre persécuteur n'est plus : ce bras, avec l'aide de Dieu, vient de lui faire mordre la poussière. — Vous l'entendez, s'écriait Sancho ; il est dans le sac, le géant : à demain la noce, et mon petit royaume ! — Fils de Satan, reprenait l'aubergiste, je t'en donnerai des petits royaumes, si tu comptes t'en aller comme la dernière fois ; je te jure bien que ton maître et toi vous me payerez mon vin jusqu'à la dernière goutte. »

Le curé parvint à ramener la paix, en obtenant de don Quichotte qu'il voulût bien se remettre au lit et promettant à l'aubergiste de lui payer tout le dégât. Dorothée consola Sancho, et l'assura que, quoiqu'il eût perdu la tête du géant, il n'en aurait pas moins son petit royaume ; qu'elle le lui choisirait elle-même, l'arrangerait, le meublerait de manière qu'il en serait content. La tranquillité rétablie ainsi, on reprit la lecture, et l'on acheva la nouvelle commencée.

